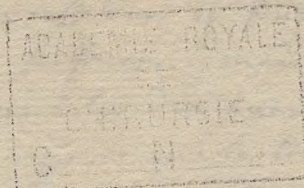


N^o 8

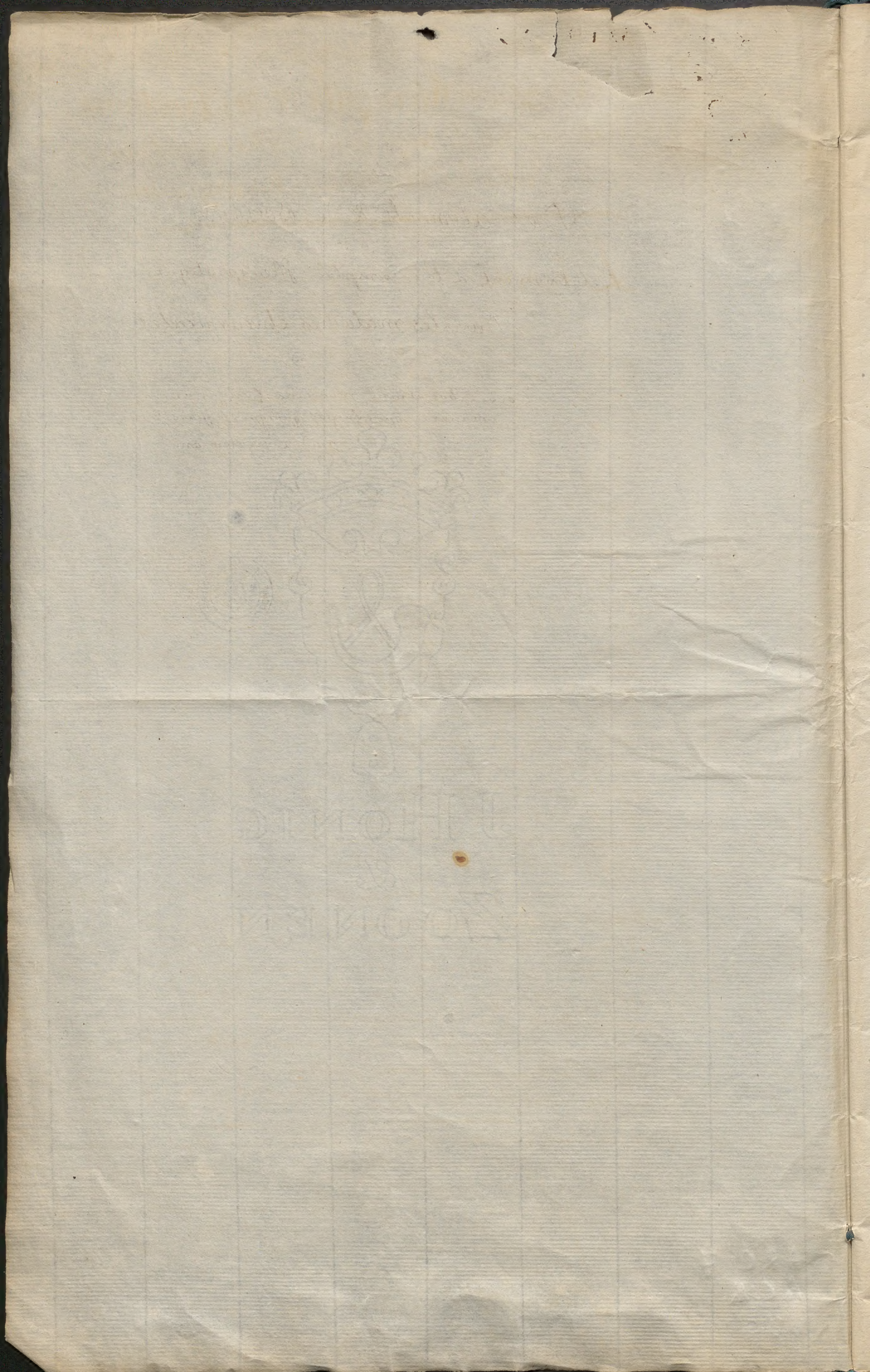
rejeté

Des aliments & Des Boissons
Relativement à leur emploi Therapeutique
Dans les maladies chirurgicales.

~~~~~  
Ecce Cibus etiam, medicina fungar ut omni  
munera, quos fugias, quosque sequare, Dabo.  
Ovid. 2. de Rem. am.



ARC 7  
AC 1  
N<sup>o</sup> 8



N<sup>o</sup> 8 ven le 31 Xbre 1776

rejette.

## Des Aliments & des Boissons Relativement à leur usage. Thérapeutique dans les maladies chirurgicales.

L'homme sain, vigoureux et maître de ses actions, doit jouir de sa liberté de la manière la plus complète. les lois du régime ne sont pas pour lui. il n'a besoin ni du Médecin qui les prescrit, ni du ministre qui les exécute. la seule règle qu'il ait à suivre, est de ne s'astreindre à aucune. l'agréable variété doit faire succéder, chez lui, les charmes de la campagne aux plaisirs de la ville. les premiers semblent demander quelque préférence, parce que c'est aux champs qu'il peut se livrer à la pêche, à la chasse, aux différents exercices qui nécessitent et font goûter les douceurs du repos. le sommeil répare ses forces... mais il fait que l'inaction portée à l'excès serait propre à les diminuer. il n'ignore pas que l'indolence appesantit les corps, et que le travail les fortifie; que l'une accélère la vieillesse, tandis que l'autre la retarde. il use de bains, d'eau froide, et de frictions, comme il s'en abstient. il connoît tous les genres d'aliments familiers au peuple, et aucun ne lui est étranger. il n'est ennemi ni de la table, ni des festins, mais il s'en prive, s'il le faut. dans l'occasion il peut satisfaire des desirs excités par un appétit plus énergique... ce qu'il saura retrancher de ses aliments, le lendemain, en fera la compensation. il est en état de ne faire qu'un repas ou d'en faire plusieurs. communement il en fera deux et s'acquittera très bien de l'un et de l'autre, parce qu'il sent que la facilité de la digestion reprend à l'appetit [a]. C'est par une telle conduite que la santé se conserve. c'est par elle au moins qu'on se ménage les ressources les plus propres à la rétablir, si quelque maladie accidentelle vient en déranger l'harmonie. [b].

Tel est le tableau fidèle des avantages d'une santé brillante et des privilèges qui lui appartiennent. tel est le début de l'Hippocrate Romain, dont il seroit aussi difficile d'atteindre la précision et l'élégance, qu'il lui eût été difficile à lui même de s'arrêter plus longtemps à des images riantes, dont l'exercice de son art lui avoit appris qu'il existe si peu de modèles parfaits. aussi cet écrivain judicieux ne consacre qu'un chapitre très court au petit nombre des favoris de la santé, et les préceptes d'hygiène qu'il leur dicte, ne consistent presque qu'à les en dispenser. mais s'il jette un coup d'œil sur les différentes

[a] Sanus homo, qui et bene valet et sue spontis est, nullis obligare se legibus debet, ac neque medico, neque iatroticta egera. hunc quater varium habere vite genus: modo ruri esse, modo in urbe, sepius in agro; navigare, venari, quiescere interdum, sed frequenter se exercere. si quidem ignavia corpus hebetat, labor firmat; idem naturam senectutem, hic longam adolescentiam reddit. prodest interdum balneo, interdum aquis frigidis uti; modoungi, modo idylum negligere; nullum tibi genus fugere quo populus utatur: interdum in convivio esse, interdum ab eo se retrahere, modo plus, modo non amplius assumere; bis die potius quam semel cibum capere, et semper quam plurimum dummodo hunc enecuat. Cels. de Med. lib. 1. 1.  
[b] Hæc firmis servanda, cavendum quo ne in secundâ valetudine, adversa præidia consumantur. ibid.

manieres dont la plupart des hommes peuvent être affectés des choses qu'on  
nomme non-naturelles, les circonstances nécessaires de l'âge, du sexe, du  
tempérament deviennent des accessoires, qui diversément modifiés et combinés  
forment autour d'exceptions qui exigent déjà leurs lois particulières.  
chaque saison veut les siennes, et des climats d'une nature opposée en  
demandent de spéciales. Voici donc presque autant d'exceptions que  
d'individus. C'est donc de la combinaison des règles générales que doivent  
être déduites celles qui conviennent à chacun; et neuf chapitres suffisent à  
peine au plus serré & au plus énergique de tous les écrivains pour les énoncer,  
considérées encore seulement sous un point de vue purement prophylactique.

Quelle immense carrière à parcourir, si l'on s'agit de  
fixer les préceptes d'hygiène relatifs à chacun des maux, dont le nombre  
innombrable pour assiéger chaque jour l'humanité, dans une variété presque  
infinie de circonstances & de modifications! quel champ vaste n'offre pas  
l'application de ces mêmes règles aux maladies chirurgicales... et pour  
nous renfermer dans l'objet présent, quelle prodigieuse variété de détails  
ne comportent pas les seuls préceptes de la diète mis entre les mains du  
chirurgien à titre de secours thérapeutique!

C'est ici que l'étendue même du sujet établit la  
nécessité de lui fixer des bornes. il faudrait à l'exemple de Celse, réduire  
à quelques chefs principaux ces différents objets, diviser ensuite et distinguer  
les espèces de cas ou chacun d'eux doit avoir son exception ou son exception,  
de manière qu'il ne s'en présentât pas un qu'il ne fût aisé d'y rapporter  
dans la pratique.

Ce privilège de dire beaucoup en peu de mots, cette riche  
précision dont le prince de la Médecine et de la chirurgie parmi les  
homains nous a fourni un modèle inimitable, devrait être l'un des plus  
grands mérites du mémoire qui obtiendra les suffrages de l'Académie.  
nous sommes bien loin de croire que nos efforts soient faits pour y  
atteindre... mais, dût cette réflexion leur être défavorable, nous ne pouvons  
nous empêcher de nous y arrêter un instant.

Quel est en effet le but de l'Académie, lorsqu'elle propose  
le sujet de ses prix? l'émulation qu'excite la gloire attachée aux lauriers  
qu'elle dispense, a été, sans doute, une des principales vues de son illustre fondateur.  
on lit, on étudie, on observe d'une manière plus spéciale l'objet sur lequel on  
se propose de travailler. l'instruction gagne de proche en proche... mais  
l'utilité des prix se bornerait-elle à ces avantages trop peu généraux, et  
toujours trop restreints par le petit nombre de concurrents? Nous croyons  
en appercevoir de plus considérables pour la multitude même des maîtres  
de l'art, nous ne craignons pas de le dire. sans doute l'étude, l'expérience  
et les talents de ceux qui composent la savante société de la Capitale  
ne leur laissent aucun genre de connaissances à puiser dans les mémoires.  
le Corps de doctrine existe; les principes sont connus de tous, et le sanctuaire  
de l'Académie est le dépôt précieux au quel on peut recourir en tout temps  
avec confiance. mais l'application de ces mêmes principes n'a pas été  
faite d'une manière toujours bien précise, bien particulière, ou bien méthodique.  
C'est cet ensemble de déduire des théorèmes conformes aux lois de la physique du  
corps humain, et des conséquences qui résultent de l'expérience des praticiens,  
que les grands maîtres eux même aimeraient à retrouver sous un seul point de vue.

Dans la question présente, tous les préceptes de diète éparpillés dans les livres des anciens médecins et chirurgiens doivent être rassemblés et rapprochés, en tant qu'ils peuvent concourir à la cure des maladies chirurgicales, l'accroissement de nos connaissances physiques, les découvertes modernes, les progrès rapides qu'ont fait les lumières émancipées du foyer de l'Académie serviront à les confirmer, à les modifier, ou à les réformer. Ce n'est ni comme causes éloignées, ni comme accessoires symptomatiques que les aliments et les boissons font à considérer ici. C'est sous un aspect purement thérapeutique, qu'il faut déterminer jusqu'à quel point la qualité des uns et des autres, leur quantité, leur préparation et les circonstances où l'on peut les placer dans les maladies chirurgicales, peuvent devenir un remède direct principal ou accessoire de ceux qu'on adapte à leur guérison... n'est-il pas bien évident que toutes les données nécessaires à la solution de ce problème important existent et dans les exemples et dans les leçons de nos sages juges? nous ne pouvons donc prétendre qu'à l'avantage de paraître avoir tiré quelque fruit des uns et des autres. L'ordre, la clarté et la précision sont presque les seules qualités qui puissent nous mériter leur attention et nous donner l'espoir de leur suffrage.

La chirurgie passe communément pour la partie la plus évidente de l'art de guérir [a] est-elle plus active que la médecine interne? l'une et l'autre exercées par la multitude, ne le font que trop. nous croyons cependant que la dernière classe de chirurgiens se cède à la dernière classe de ~~chirurgiens~~ médecins du côté de la témérité. comme les grands chirurgiens de nos jours le disputent aux plus grands médecins de leur siècle, relativement à cette prudence sévère, qui fait s'interdire l'action de l'art, lorsque celle de la nature suffit. si les remèdes cephaliques et spléniques, si ~~les~~ les febrifuges même et tant d'autres ont perdu de leur crédit au flambeau de l'expérience raisonnée, les baumes, les emplâtres et tant d'applications si longtemps spécifiques des maux qu'elles aggravèrent, ou qui guérissaient en dépit d'elles, ne sont pas moins déchus de l'autorité qu'une longue prescription leur avait acquise.

L'Académie après avoir fait démentir l'abus de la plupart de ces remèdes extérieurs, après avoir cherché dans plusieurs de ses mémoires à réduire le nombre des opérations, à simplifier celles qui sont démontrées nécessaires et à éviter celles qui ne le sont pas, de voir encore par une suite de ce même plan de sagesse et de réforme auquel elle préside, tourner les vues des praticiens et celles de ses concurrents du côté des secours directs puisés dans la nature même et dans l'usage des choses nécessaires à seconder ou à rectifier les intentions, de cette sage mère. Ces choses sont appelées non-naturelles, parce que c'est l'usage convenable, ou l'abus qu'on en fait, qui rend leur application avantageuse ou nuisible [b] elles sont donc du ressort du chirurgien pour la personne ne former chez les Grecs qu'un seul et même individu avec celui qui prescrivait la diète. chez les Romains où ces deux professions

[a] Idem effectus inter omnes medicinas partes evidentissimus. Cels. de med. l. vii. c. 1.

[b] usu vel abusu bene naturales, aut male contra naturales fieri queunt. Boerha. inst. med. 745.



furant distinctes et séparées il portoit le nom de médecin vulnérinaire  
[medicus vulnerarius] et en exerçoit les fonctions dans toute l'étendue  
du terme. les héros blessés au Siège de Troie, et les braves soldats  
de Pompée, après la défaite de pharsale, eussent en effet regardé comme  
le comble du ridicule de confier à quelqu'un des Machabées, une  
opération délicate du succès de la quelle eût dépendu leur vie, et d'appeler  
un autre fils d'Escalape, pour déterminer quel devoit être le régime  
interne dont l'influence sur la vie extérieure est cependant si peu  
équivoque. mais que l'un des hommes les plus instruits de son siècle  
que le père le plus illustre de la chirurgie Française, qu'un homme  
qui honora successivement, auprès de quatre de nos Rois, la place de  
de premier chirurgien de leurs Majestés, tout en dictant les préceptes  
de la plus saine doctrine relative à la diète dans les maladies chirurgicales,  
préceptes puisés dans la lecture d'Hippocrate, de Galien & de Celse, et  
dans les observations d'une expérience éclairée et confirmée, que cet  
homme, avec tant de titres pour seigner le joug d'une étiquette  
abusive, qui ne devoit pas être pour lui... Dans l'un des chapitres  
précédents où il montre toute sa supériorité en ce genre, recommande  
de faire prescrire la diète par un médecin et de ne tater le pouls  
de celui qu'on saigne à raison d'une plaie au cerveau, pour juger  
de ses forces, qu'au cas que le médecin ne soit pas présent, [a]  
... on est revolté d'une pareille modestie... et sans s'écarter des  
regles que cette vertu prescrit, on seroit tenté de donner un autre  
nom à cet acte, si les faiblesses même des grands hommes ne  
devoient être respectées... Peut-être une cause moins honorable  
encore pour l'acte, mais plus décente pour ceux qui l'exercent, avoir  
elle contribué à entretenir cet abus de distraire le régime interne  
du domaine du chirurgien. une chirurgie trop active, trop accou-  
tümée à attribuer aux différentes applications qu'elle multiplioit,  
les vertus, dont elles patrent le titre, dût nécessairement négliger  
la diète, comme un moyen, qui, si elle ne le considérait comme  
absolument étranger aux maladies externes, ne lui parut au moins  
avoir avec elles qu'un rapport assez éloigné. il ne falloit rien moins qu'un  
siècle aussi éclairé et aussi philosophe que le nôtre, pour être celui  
où la chirurgie portée à son plus haut point de splendeur et de  
perfection, s'enorgueilliroit d'avouer qu'elle n'a pas de fondemens plus  
raisonnable de ses succès que les efforts de la nature pour le bien du  
malade. sans cette ressource primitive et essentielle, aucune plaie  
ne se guérit. le praticien le plus habile et le plus consommé, divisé  
en vain ce qui étoit réuni contre nature, en vain il cherche à réunir  
ce qui étoit divisé... en vain il parvient, au moyen d'une incision  
douloureuse à extraire le corps étranger, qui faisoit le martyre de son  
malade... en vain il remet l'os luxé dans la cavité naturelle... il  
fait disparaître en vain l'ulcère rougeâtre, qui sembloit menacer  
de destruction la partie sur la quelle il étoit fixé... si le malade  
ne porte en lui même le baume nécessaire au succès de l'opération,  
si le chirurgien néglige, en l'y préparant, ou en le conduisant, de diriger

l'usage des choses nécessaires à l'exercice des fonctions, de son malade de —  
manière à les faire concourir à ses vus, le membre remis quitte de nouveau  
sa place; la plaie la mieux réduite se renouvelle; la cicatrice de fer  
n'a pas pour lieu... celle qu'on voudrait éloigner sera prématurée... le levain  
caustique dont l'impression affecte la peau, ne disparaît que pour  
former sur quelque organe essentiel, une métastase funeste.

Mais comme de toutes les choses non naturelles, il  
n'en est aucune dont l'importance relativement à l'économie animale  
soit plus considérable que celle des aliments et de la boisson, c'est l'article  
aussi qui mérite de la part du chirurgien, l'attention la plus particulière  
dans le traitement des maladies de son ressort. elles ne sont pas moins  
variées que les internes dans leurs causes, dans leurs accessoires, et dans les  
accidents qui en sont, ou qui en peuvent être la suite. le régime  
doit donc être tel, qu'il favorise les moyens de guérison, qu'il s'oppose  
aux obstacles qui pourraient survenir et qu'il amène les conditions  
propres à éloigner les craintes de récidive. on y parviendra en réglant,  
non seulement les qualités que doivent avoir les aliments, et les boissons  
dans les différentes maladies externes, mais encore la quantité dans  
laquelle ils doivent être accordés, proportionnellement aux différents temps  
de la maladie... leur préparation, les exceptions tirées des circonstances,  
particulières, variées à l'infini, mais qu'il est nécessaire cependant de  
réduire à quelques titres principaux, aux quels chaque espèce puisse  
se rapporter.

La division scolastique de nos maladies, en tumeurs  
pluies et ulcères a été adoptée par de grands maîtres. elle peut  
avoir ses avantages, et nous n'avons ni le, titres, ni les talens, ni le loisir  
de nous en ériger en réformateurs. Ce n'est pour cependant celle que nous  
préférons ici. il est des tumeurs de nature différente et qui exigent  
dès lors une diète opposée. un ancien ulcère, par exemple, ménagé  
par la nature pour servir d'égoût à des humeurs dans la resorption  
ne pourrait être que préjudiciable à quelque viscère, ou à l'économie  
totale, ne demande pas un régime aussi strict qu'un ulcère récent,  
et dans les liqueurs caustiques menacent la partie qui s'en est le siège,  
et celles qui l'avivent.

Nous aurions pu ranger sous quatre chefs principaux  
les maladies externes. l'un eût compris toutes les inflammatoires, la  
seconde les pénétrantes, la troisième celles qui semblent tenir le milieu,  
et la quatrième enfin eût été consacrée aux maladies de levain  
cet arrangement n'aurait pas été exact; car les maladies du  
quatrième ordre rentrent nécessairement dans les trois autres  
et cependant méritent d'en être essentiellement distinctes, à raison  
de leur caractère particulier. Nous voudrions éviter la confusion, et  
rien ne nous paraît plus propre à l'amener que la nécessité de revenir  
plusieurs fois sur le même objet. les répétitions n'acquiescent toujours  
du défaut d'ordre. Nous croyons en mettre d'avantage et faire en sorte  
de parvenir au degré de précision dans la solution du problème  
proposé est susceptible, en établissant sous divers titres les principales différences  
de régimes, qui peuvent en être adaptés, à chacune des circonstances



que présentent les maladies chirurgicales, il est des cas où des exceptions nécessaires rendent une plaie inflammatoire, par exemple, du ressort du régime le plus sévère, et le plus antiphlogistique, ou du ressort de celui que nous nommons Cordial. (l'Etat de jeunesse, de pléthore, de force justifiera le premier, après une blessure considérable — tandis que la seule faiblesse produite par une hémorragie excessive établira la nécessité de la seconde chez un autre blessé).

On ne prend pas d'aliments proprement dits, dans toutes les maladies chirurgicales, au lieu qu'il n'en est point dans la quelle on n'accorde, ou dans la quelle on ne prescrit des bords nous eussions pu à ce titre Commencer par celles-ci et les séparer des aliments. mais d'après le plan de précision auquel nous serions flattés d'atteindre, nous croyons gagner en les réunissant; et effectivement il n'est pas d'indications diététiques, en chirurgie, qui ne puisse être remplie, et qui ne le soit effectivement tous les jours par le concours des uns et des autres.

Enonçons les trois classes de Régime aux quelles nous pensons qu'il n'est pas de cas qui ne puisse être rapporté. nous Essayons ensuite de déterminer quels sont ces cas, soit de maladies chirurgicales, soit d'opérations; quelles sont les circonstances tirées de la nature des parties lésées, de l'âge, du sexe, et du tempérament, du climat et de la saison, enfin des accidents simples ou compliqués, qui peuvent Comporter des Exceptions ou des modifications, qui serviront à les subdiviser en leurs espèces. la première, la plus étendue et la plus importante de toutes ces classes, portera le titre de diète antiphlogistique, la seconde de Régime moyen et nourrissant, la troisième de Régime fortifiant et tonique. il eût été possible peut-être de leur donner des noms plus heureux. mais l'Académie jugera avec indulgence une nomenclature purement arbitraire pourvu que la clarté de la définition et la distribution des détails serve à la justifier et à nous faire entendre.

## Chapitre premier.

### Du Régime antiphlogistique.

Le Régime antiphlogistique est celui qui par la privation absolue de tout aliment solide, du bœuf à la viande même, la rareté des autres, la fréquence et l'abondance des bords tempérantes et rafraichissantes, tend à diminuer tous les symptômes inflammatoires, naturels ou accidentels, qui, dans les maladies chirurgicales, pourroient augmenter le danger, ou éloigner la guérison, en s'opposant au succès des opérations que la main du chirurgien fait y adapter.

Celui-ci est le Régime par excellence, celui qu'on a le plus communément désigné par le mot de diète, nom trop vague.

par les différentes significations qu'on lui a attribuées et malheureusement trop équivoque à raison des abus, qui en sont résultés dans la pratique. Les chirurgiens dans les préceptes qu'ils ont dictés, se sont contentés de recommander en général la diète pour les cas graves... et ne voyons nous pas encore dans certains hôpitaux, l'exécution de la même diète, devenir pour l'un la source d'une indigestion, pour l'autre la cause d'une défaillance? la diète convenable dépend d'un si grand nombre de circonstances!... aucune, pour être n'est assez indifférente, pour ne pas exiger de la part ~~de~~ de celui qui la prescrit la connaissance la plus exacte des données générales d'après lesquelles il peut la spécifier pour chaque individu.

L'effet premier de la privation de tout aliment solide est d'éviter à l'estomac le travail nécessaire à la digestion, alors il ne se porte que peu ou point de chyle dans le sang... Si une biffon abondante et rafraichissante vient à être pompée par les veines lactées, elle se mêle avec lui, le délaye, le rend moins propre à former des stases, des obstructions, des engorgemens... les parties oblagineuses qu'il contient sont atténuées, les salines étendues et adoucies, la matière des sécrétions rendue plus fluide.

L'effet de la biffon tempérante jointe à la privation de tout aliment solide n'a pas une influence moins marquée sur les excréments, le relâchement qu'elle procure à l'intérieur et à l'extérieur facilite le cours des urines, en modérant l'acreté des sels qu'elles charrient, les pores s'ouvrent et laissent échapper une transpiration salutaire, les matières grossières que la chaleur interne retenait dans les intestins sont entraînées par le même liquide qui les a détachées et ramollies.

Produire ces effets, c'est diminuer la chaleur et l'acrimonie des liquides, concilier de la souplesse aux solides, c'est modérer l'effervescence, et la vitesse de la circulation, calmer la fièvre et l'irritation des nerfs. c'est amener cet état si désiré dans tous les grands orages dans la violence menaçant la vie du blessé, ou met obstacle à l'application des moyens que l'art craindrait d'employer en pareille circonstance.

Avant de désigner les cas qui nous semblent exiger ces effets, jetons un coup d'œil sur ce qui se passe dans la digestion: l'indication prise des choses nuisibles, n'est pas moins recommandée par le prince de la Médecine, que celle qui est tirée des choses avantageuses. Ces réflexions ne s'écartent point de l'esprit de l'Académie, le conseil direct de la diète stricte est une conséquence aussi naturelle des inconvénients des aliments, que de la propérialité de l'abstinence.

Lorsque les aliments solides, pris en quantité modérée, après avoir subi un degré suffisant de mastication et amolli, imprégnés des différentes liqueurs digestives se trouvent soumis à l'action de l'estomac, ou si l'on veut, renfermés dans sa cavité, le mouvement intestinal qu'ils éprouvent, en dégage ~~une~~ une quantité d'air, qui gonfle le muscle creux dans lequel ils sont contenus, lors ce viscère de peser sur l'aorte descendante et de refouler le sang vers la tête et la poitrine en s'élevant il soulève le diaphragme et les poumons... l'on n'ignore pas la quantité de fluide nerveux qui est employée à cette opération.



Les légers frissons, qui se font appercevoir lors du passage du chyle dans le sang, la demi-fièvre, si l'on peut s'exprimer ainsi, qui accompagne cette opération, ne doivent pas être oubliés ici. enfin revenons nous du produit immédiat d'une digestion brève et louable... c'est d'affimiler une quantité de nouveau chyle au sang qui existoit déjà dans les vaisseaux, d'augmenter ce fluide, source de la vie à la santé, mais source de la mort si l'on considère par combien de modifications perverses il peut y conduire, ne prechant-il même que par surabondance, et en doublant les forces et l'activité de la machine dans un temps où l'art salutaire ne cherche qu'à les diminuer.

L'effet ultérieur de l'affimilation des aliments à nos humeurs est de les animaliser, de les alkaliiser de plus en plus. cette tendance à la putridité est corrigée dans l'état de santé par le nouveau chyle produit des bonnes digestions. mais il n'est pas douteux que la disposition naturelle de certains aliments, de ceux tirés du règne animal, par exemple, ne contribue à donner au sang et aux humeurs qui en résultent plus de facilité à la dégénérescence putride. si à ces conditions de la part des aliments, on en ajoute d'autres relatives au sujet qui les reçoit, telles qu'une grande accélération dans les divers mouvements de la machine un degré de chaleur et d'irritation considérable, les effets dus à la première cause, serrent bientôt augmentés par l'activité de la seconde et de nature à être portés à leur comble, en raison de certaines circonstances dont nous n'omettrons pas de faire ici mention.

La plupart des grandes maladies chirurgicales, lors qu'elles sont portées à leur plus haut degré d'intensité sont accompagnées des signes, qui annoncent cet excès de chaleur et d'irritation, rarement et seulement pour les premiers moments, bornés à la partie qui est le siège du mal; mais bientôt et le plus souvent étendue et communiquée à toute l'économie animale. s'il n'existe avant les grandes opérations que l'art reconnoît nécessaires, il est prudent au moins de chercher les moyens propres à mettre celui qui doit y être soumis dans des dispositions contraires à celles qui pourroient favoriser cet état. c'est un des articles de préparation les plus essentiels. nous n'ignorons pas que souvent d'habiles artistes n'ont éprouvés des insuccès que pour avoir négligé ces précautions préliminaires, dont l'expérience leur a prouvée la nécessité par la suite.

Nous comptons au nombre des maladies chirurgicales inflammatoires. Toutes les grandes blessures dans le sens le plus étendu, toute brûlure, morsure et autre forte de solution de continuité avec ou sans déperdition de substance... toute plaie pénétrante dans le degré, ou le danger n'est pas encore évalué... toutes celles d'une certaine étendue causées par les armes à feu, ou par la morsure ou piquûre d'un animal venimeux... toute tumeur phlegmoneuse, gouteuse, erysypelateuse... tout abcès... toute contusion même de quelque conséquence... les anthrax, les charbons, la gangrène inflammatoire... les grandes distensions de nerfs la carie des grands os le spina ventosa.....

Dans tous ces cas qui ne peuvent être énoncés que d'une manière générale, l'indication principale de se mettre à l'abry de la violence

de la fièvre et de ses accidents est tellement reconnue qu'elle est remplie par le praticien vulgaire, comme par le maître de l'art le plus instruit. à moins que les hémorragies n'aient été excessives, ils ont toujours mieux des plaies qui en ont été accompagnées, ou bien ils savent y suppléer par des saignées, qui diminuent le volume du sang & l'impétuosité de la circulation. mais en vain l'art tenteroit d'obtenir ces effets, si la févéité du régime ne concourroit à le produire plus immédiatement encore, en supprimant par la privation des aliments la cause première et radicale de toute pléthore absolue, et de la plupart des pléthores relatives.

La dégénérescence que contractent après promptement dans tous les grands cruges causés par les maladies dont nous venons de faire mention, même les bouillons tirés des substances animales, nous persuadent que l'usage en doit être absolument proscrit. d'ailleurs les particules grasses & onctueuses qu'elles contiennent, venant à se déposer au lieu affecté où elles trouveroient moins de résistance, ne manqueroient pas de communiquer leur acreté aux liqueurs qui y abondent, elles disposeroient la matière de la suppuration à devenir ichoreuse, elles favoriseroient les fungosités... elles mettroient en un mot et les solides et les fluides intéressés, dans l'état contraire à celui qui promet enfin procurer une bonne et lovable cicatrisation.

L'Eau de Veau ou de jeune poulet pour les seuls bouillons que nous voudrions permettre... encore souhaiterions nous qu'ils fussent très légers. une livre de Veau, ou un poulet, par exemple, suffit pour quatre livres d'Eau. Les chairs peu animalisées, encore, si l'on peut parler ainsi, semblent tenir en quelque sorte plus du règne végétal que de celui auquel on le rapporte communément. étendues dans un suffisant véhicule, on observe qu'elles ont assez toutes les qualités et les bons effets.

Les bouillons aux herbes fraîches, autant que la saison le peut permettre, sont ici de la plus grande utilité. à peine doivent-ils être salés on les préparera avec le beurre frais; et nous croyons, avec un auteur moderne, qu'on obtiendra toujours d'une manière plus complète les principes doux, mucilagineux et rafraichissants que ces plantes contiennent, lorsqu'on évitera de les soumettre à l'ébullition qui les altère, on les dissipe, en les volatilisant.

Du nombre de ces plantes sont toutes les crucifères, les lactucées, les malvacées, qui croissent dans nos jardins. Pour l'usage est familier dans nos cuisines. elles ne sont marquées ni par beaucoup d'odeur, ni par beaucoup de saveur. elles abondent en mucilage aqueux. il en est beaucoup d'autres dont les qualités sont analogues à celles-ci et qui croissent hors de nos potagers. nous ne blâmerions pas les bouillons qu'on en tireroit, et à défaut des premières, nous les préférions à ceux que fournissent les substances animales. mais nous revendiquerons toujours la supériorité en faveur des herbes potagères; et nous n'en serons déçus par aucun des naturalistes qui ont observé à quel point la culture tend à adoucir les qualités des végétaux.

Comme nous faisons de ces bouillons le seul aliment dans les maladies chirurgicales violentes, il n'est pas hors de propos de nous expliquer ici et sur la quantité et sur les intervalles aux quels nous croyons qu'ils doivent être donnés. il n'en faut prendre ni trop, ni trop peu.



et le défaut de règles, relativement au temps où il faut les placer ne —  
seront pas moins désavantageux que les erreurs relatives à leur qualité [a]  
le sang et les humeurs s'alcalisent par défaut de renouvellement, si ces  
secrets propres à les procurer sont administrés en trop petite quantité ou trop  
rarement. l'excès contraire fait aborder sans cesse au lieu affecté, et dans le  
solution de continuité surtout un sang crû et chyleux, peu propre à former  
un pus louable. un bouillon médiocre donne toutes les deux heures, nous  
paraît s'écarter également de ces deux extrémités. la fixation de cet intervalle  
est susceptible d'extension ou de diminution, mais nous exhortons au moins  
à rendre celui qu'on assignera absolument réglé et proportionnel. les  
humeurs qui se portent à la plaie, etant plus égales, l'opération de la nature  
qui tend à la guérir, ne sera pas sans cesse troublée par les vicissitudes, qui  
naissent du différent caractère des liquides, qui y forment des dépôts, si l'on  
n'observe aucun ordre dans la proportion, ni dans l'intervallo des bouillons.

Ces liquides destinés à être portés au lieu affecté, ne  
doivent en general pecher ni par trop, ni par trop peu de consistance.  
quelques farineux, tels que le ris, l'orge, l'avoine cuits en crème légère,  
et ajoutés aux bouillons que nous avons indiqués, corrigeront la seconde de  
ces dispositions, comme il est nécessaire de le faire chez tous ceux à qui  
l'on suppose un certain degré de dissolution et d'appauvrissement, tels que  
les scorbutiques. cet état du sang se manifeste alors par son inspection même.  
les farineux ont encore, en pareil cas, l'avantage de corriger la diathèse  
putride, toujours plus marquée dans ces sortes de constitutions. en general  
dans les accidens redoutables qui sont le sujet de ce chapitre, le vice contraire  
se rencontre plus souvent à combattre, et l'eau seule, qui semble d'abord  
le plus grand délayant offert par la nature, ne remplira néanmoins —  
qu'imparfaitement cette fonction, si on ne lui associe quelques substances  
propres à la rendre plus miscible à nos humeurs, comme les deux farineux  
l'orge, par exemple. suivant le degré de coction, et l'extension ou la restriction  
du véhicule qu'on donne à ce grain, on rend la boisson qui en résulte  
épaississante ou atténuante à son gré, mais toujours on ne peut pas plus  
disposée à s'affinir aux humeurs animales, et à servir de milieu ~~entre~~  
de jonction entre elles et les parties aqueuses avec lesquelles elles ne s'allient  
pas sans intermédiaires.

Les huileux, d'après les principes, paroitraient au premier  
coup d'œil convenir ici. on sait qu'ils ramollissent les cuirs même les plus  
durs, et que leur action est plus durable que celle des aqueux qui s'évaporent  
et s'exhalent facilement. mais dans les maladies accompagnées d'un  
degré de chaleur considérable, et où la force des solides est montée au  
plus haut point, ces substances contractent bientôt une rancidité  
insupportable, qui nous fait une loi de proscrire de ce chapitre, les substances  
de cette classe, celles même qui passent pour les plus douces et les plus  
innocentes.

Nous n'omettrons pas de conseiller ici le petit lait  
bien clarifié, bien dépourvu de toutes ses parties caseuses et butireuses, et  
qui n'est qu'une eau douce, légèrement farineuse et atténuante, propre à  
diviser les humeurs que leur épaisseur dispose à l'immeabilité,

[a] neque aliud quam expedit, neque ipsius nimium sumatur. vehementer nocet  
quoties in ejus quod assumitur vel tempore, vel modo, vel genere peccatur. Cels. de  
Med. Lib. II. Cap. XVI.

ou à l'engorgement, propre encore à relâcher les solides, dans le trop grand ératisme les favorisent, propre en un mot à lubrifier, à dilater, à ouvrir tous les passages.

L'eau panée, l'eau de ris légère, lorsque la chaleur est moindre; l'eau de pruneaux, la limonade, lorsque la chaleur et la disposition alkaline sont plus marquée; l'orgeat, les Emulsions, deviennent des secours accessoires et qui trouvent leur place dans le traitement des grandes inflammations chirurgicales... mais ces dernières briffons surtout se rapprochant déjà plus en quelque manière de la pharmacie que de la diète, nous éviterons d'en étendre la liste, crainte de nous écarter des bornes de la question proposée.

il n'est pas hors de propos de nous expliquer ici sur le degré de température que doivent avoir ces briffons. on est sujet à donner à cet égard dans des excès aussi nuisibles qu'ils sont contraires les uns aux autres. lorsqu'elles sont trop chaudes, elles augmentent la fièvre et produisent des sueurs forcées presque toujours pernicieuses en pareil cas. il est certain d'un autre côté que si elles sont trop froides, elles ne peuvent passer par l'œsophage sans opérer une constriction marquée sur les vaisseaux intercostaux et diaphragmatiques, sur le foie appuyé en grande partie sur l'estomac, et sur la veine cave, qui en est si proche, et produire dans le sang un degré de coagulation, dangereux, si le mal est vif, nuisible, en quelque endroit qu'en soit le siège. il nous semble que communément parlant, la température moyenne sera préférable, de manière cependant qu'elle se rapproche plus de la froide que de la chaude.

Ce ne seroit point assez de passer sous silence dans ce chapitre l'article du vin. le préjugé de tous les temps et de tous les lieux, préjugé que les malheurs et les accidents les plus multipliés n'ont pu détruire, préjugé que les praticiens même les plus instruits ne sont pas toujours les maîtres de braver, en fera longtemps encore dans les circonstances dont nous traitons, l'abus le plus préjudiciable à la vie des hommes. cependant les auteurs les plus anciens n'ont point oublié de le proscrire, ni de motiver leurs proscriptions justifiées, depuis par la théorie et par l'expérience des modernes. tout ce qui peut augmenter la chaleur est contraire dans des moments où l'excès de chaleur est de tous les symptômes le plus dangereux. or toute liqueur fermentée se rapproche plus ou moins de la nature du feu, en raison du degré de concentration ou de rectification auquel elle a été poussée, l'accélération du mouvement, la tension des solides, la sif d'avoir été appaisés... le vin et les liqueurs fermentées les augmentent, dissipent les parties les plus aqueuses de nos humeurs et épaisissent le reste en proportion, dans un temps où la crainte des engorgements rend leur fluidité si nécessaire, dans un temps où l'orgasme de toute la machine a déjà une si grande intensité que l'addition de la plus petite cause irritante est capable d'ébranler violemment les nerfs et d'exalter les symptômes les plus fâcheux conséquents à leur ébranlement, et au trouble qui en résulte dans la distribution du fluide qu'ils charrient et de l'existence du quel on ne sauroit douter. le grand Boerhaave, celui de tous les modernes, qui a le mieux calculé la possibilité des effets sur la connaissance et l'évaluation des causes, pense que le vin donne imprudemment ou à dose trop forte peut procurer la mort, ou ce qui est pis une folie incurable [a]. Voici un exemple assez frappant de cette vérité:

[a] Boerhaave. chem. T. I. 806, 807.



Observ.<sup>m</sup> — Un portefaix de quarante ans, homme robuste et bien constitué, soutint sur l'avant-bras l'effort d'un tonneau de bière, qui lui cassa le radius à la partie la plus grêle, un peu au dessus du ligament interosseux, et le cubitus au dessus. le froissement de la main n'ayant pas été considérable. le gonflement de la partie affligée, n'apporta point d'obstacle à la réduction, qui fut faite par un habile chirurgien. le blessé fut mis à une diète sévère, quoique la fièvre fut modérée; mais la connaissance que nous avions des habitudes vicieuses de cet homme sujet à s'enivrer souvent, nous avait engagé à cette précaution. les deux premiers jours qui suivirent l'accident furent heureux. le troisième, sur les quatre heures du soir nous fûmes appelés précipitamment pour lui donner du secours. nous le trouvâmes dans une pléthoré, affreuse. nous vîmes un gonflement livide si considérable au dessus et au dessous de l'appareil, que nous fûmes obligés de l'enlever. nous ignorions la cause d'un retour si fâcheux et si inattendu. deux saignées faites en peu d'heures nous parurent avoir calmé la fureur du blessé. le gonflement ceda médiocrement, mais avec toutes les apparences de gangrène, un peu avant la mort de cet homme, qui expira sur les deux heures du matin. nous n'en apprîmes la cause qu'à cette époque. il avait forcé sa femme, vers les neuf heures du matin de la veille, d'aller lui chercher une bouteille de vin, avec promesse de n'en prendre qu'un verre. un demi quart d'heure après, celle-ci étant sortie pour peu de temps, le blessé s'était levé et avait vidé tout d'un trait le reste de la bouteille. le delire, à ce que cette femme nous assura, n'avait pas tardé une heure à paraître.

Personne n'a mieux rassemblé en peu de mots les principales circonstances qui rendent l'usage du vin nuisible que pline. « il faut le bannir, dit-il, de tous les cas où la douleur est aiguë et le danger considérable et sans interruption. c'est en vain qu'on le donnerait le soir à dessein de combattre le sommeil. le danger plus considérable déjà à cette heure, n'en deviendrait que plus pressant. l'avortement. les maux de tête violents, la fièvre accompagnée de toux, ou de secousses, de tremblements &c. de douleurs dans les nerfs exigent qu'il soit prosrit. si le siège du mal est à la gorge, si il est fixé au milieu du tronc, si le voisinage du diaphragme est affecté, qu'il y ait pléthore et fièvre, il est nuisible. il ne l'est pas moins dans l'opisthotonos, dans le tétanos, ou lorsque le hoquet ou la difficulté de respirer accompagnent la fièvre; l'affection des yeux, celle de la langue, celle des voyes urinaires, lorsque l'exercice s'en fait difficilement et avec douleur sont autant de raisons de le défendre, de même que l'état spasmodique des nerfs habituel ou accidentel. » [a]

Telle est la règle générale relative à l'usage du vin dans les cas chirurgicaux dont les symptômes annoncent une maladie inflammatoire. il est néanmoins des occasions où non seulement il doit être toléré ou permis de s'en écarter, mais où cette liqueur doit être directement conseillée. Comme remède. L'hémorragie excessive, qui aurait produit de ces défaillances qui menacent la vie est une des principales. "Si il survient une perte considérable de sang, dit Celse, et qu'elle paraisse causer des défaillances mortelles au blessé, le vin est le plus prompt des secours propres à les dissiper. c'est par lui qu'il faut commencer le traitement, quel qu'en veuille d'ailleurs que le vin puisse être des playes." [a] Hippocrate dans celui de ses ouvrages qu'il a principalement consacré aux preceptes diététiques, bannit aussi le vin dans les cas de fièvre et de grandes blessures, mais il excepte formellement les synopes et les défaillances [b] il n'ignorait pas que dans ces instants critiques, l'action du Remède doit être aussi prompt que le danger est pressant. Or les liqueurs fermentées, ont un principe spiritueux, qui se porte avec célérité sur le cerveau et sur les nerfs principalement. que cet esprit recteur, cette huile essentielle que le vin contient ait quelque analogie avec le fluide nerveux, qu'il soit propre à l'augmenter, à l'exalter ou à lui être substituée... qu'il ne serve, si l'on veut, qu'à en remettre la vibratilité en jeu, il n'en est pas moins d'une observation constante que c'est le seul moyen de procurer cette resuscitation aussi prompte, que nécessaire dans les cas où les aliments solides, soit à raison du grand intervalle qu'ils exigent avant d'agir, soit à raison des difficultés que la faiblesse opposerait à leur digestion, deviendroient plutôt une surcharge fâcheuse, qu'un secours propre. la restauration que les liquides procurent est en général bien plus prompte et plus aisée [c]

Ce ne sont pas seulement les hémorragies excessives, qui autorisent ici la prescription du vin. André De la Croix, l'un de ceux qui a le mieux traité des choses non-naturelles, considérées chirurgicalement et qui parait n'avoir écrit que d'après l'expérience, le conseille à ceux qui sont naturellement faibles, aux ~~tempéraments froids~~ estomacs froids, aux tempéraments cachectiques, aux vâleudinaires, aux femmes grosses. [d] on préférera dans ces cas celui qui est léger. Si on craint pour les nerfs, on l'affaiblit par le mélange de l'eau, ou bien l'on tâche d'absorber les parties les plus subtiles or les plus spiritueuses en y trempant un morceau de pain. au reste ces précautions sont moins importantes dans tous les cas qui peuvent exiger qu'on ait recours au vin: ils sont accompagnés ou d'anémie, ou de relâchement dans les solides, ou de froid, ou d'une détérioration putride dans les humeurs, comme dans les playes qui surviennent aux scrophuleux, à ceux qui sont épuisés par une longue maladie... dans un air humide ou renfermé. dans les prisons... dans certains hôpitaux, en un mot dans toutes

[a] multi ex profluvio sanguinis inter morientes, ante ullam curationem vino-reficiendi sunt, quod alioqui vulnere inimicissimum est. Cels. lib. V. c. 26.

[b] Hippoc. de vit. Rat. in acut. [d] And. a. Crue. chir. unio. lib. III. Tr. I. c. VII.

[c] potius quam vino refici facilius est Hipp. aph. II. 11.

des circonstances, occasionnées, contraires à celles, qui dans les maladies et les opérations graves nous nous occupons d'établir la nécessité de suivre plus généralement le régime anti-phlogistique dans la plus grande sévérité.

Nous en disons autant du cidre et de la bière dans les pays où ces liqueurs fermentées tiennent lieu de vin. nous ajouterons seulement que le cidre léger et la petite bière, dans les temps de chaleur et dans les pays où on y est accoutumé auroient moins d'inconvénients que l'usage du vin, dans les circonstances même où les unes et les autres de ces liqueurs forment un mal, parce qu'elles ont bien moins de vivacité, et que dans les provinces où elles sont usitées, l'habitude en est plus familière et plus généralement répandue que celle du vin dans les cantons où il est. Les médecins de chirurgie Anglois accordent volontiers, les uns aux fiévreux, les autres aux blessés, la petite bière pour boisson. on fait de même dans toute la Flandre les malades et les blessés prennent du cidre en Normandie; et les Allemands craignent bien moins que nous de donner du vin aux leurs. nous ferions mal sans doute de les imiter en France. mais ces exemples au moins nous fournissent des preuves de l'avantage que nous aurions à varier certains articles du traitement selon les circonstances, quoi qu'en général l'indication publique du climat doive être suivie en maladie comme en santé. « Car comme l'a dit le bon Montaigne, la forme de vivre plus usitée et commune est la plus belle: toute particularité m'y semble à éviter, et j'aimerois autant un Aleman qui mist de l'eau au vin, qu'un Français qui le boiroit pur. l'usage public donne loi à toutes choses. [a]

Nous déplorons l'entêtement de celui qui ne sachant jamais s'écarter des règles générales regarde toujours le vin comme un mal, lors qu'il y a fièvre ou irritation, et sous le prétexte spécieux de craindre d'envenimer une plaie, c'est-à-dire d'augmenter un peu, et pour quelques moments, l'inflammation locale, refuse par conséquent quelques cuillerées de vin à son blessé, réduit à l'une de ces extrémités qui nous paroissent exiger ce secours. à combien plus forte raison plaindrons nous le sort de ceux qui seroient soumis à l'empire des préjugés d'un semblable abus de précepte, si les mêmes blessés pour qui le vin est regardé comme un poison, seroient condamnés impitoyablement et sans appel, à éprouver par d'autres moyens plus énergiques encore que le vin, des accidents pires et plus durables, en raison de la constance de leur cause, que ceux qu'on auroit redouté de son usage et dont il leur probablement pas été suivi.

Nous voulons parler des vulnéraires que l'abus quotidien que les gens de l'art n'ont malheureusement que trop accrédité, a rendu si familiers et d'un usage assez commun, pour être comptés en quelque sorte au nombre des boissons domestiques. nous ne pouvons nous empêcher de dire que ces mélanges inégalement et toujours mal combinés, mais le plus souvent principalement composés de sudorifiques, ont tous les désavantages que nous avons reconnus dans le vin, sans posséder ni la vertu anti-phlogistique, ni

cette de favoriser, comme lui, la décharge par la voie des urines, ni  
tous les avantages directs qui lui ont mérité place dans ce chapitre.  
La fièvre excessive produite par ces vulnérables dans la classe de maladies  
dont nous nous occupons, ne peut être aux yeux de ceux qui feront les  
moindres réflexions sur l'avantage de concilier au sang de la douleur  
et de la fluidité, que l'exercice la plus défavorable au moment  
présent, et la plus propre à augmenter le danger de ceux qui doivent  
suivre.

Telle est la triste destinée de l'homme malade,  
que la santé ne lui est souvent rendue qu'au prix du dégoût et des  
infortunes physiques que l'usage des remèdes accompagne. La  
médecine externe n'est guères plus favorisée dans le genre de secours  
que la main ou l'instrument du chirurgien adapte au traitement  
des maux de son ressort. Les douleurs dont l'art porte à son plus  
haut degré de perfection a su diminuer la durée, mais dont il  
ne peut être en son pouvoir de modérer le degré de violence  
quelquefois excessif, sont la condition essentielle du travail  
favorable par lequel la vie du blessé est mise hors de péril.  
Le régime à suivre dans ces cas n'importe pas moins que dans  
ceux des maladies chirurgicales enoncées. Les nouvelles maladies  
produites par un art salutaire sont souvent plus graves et plus  
douloureuses pour le moment que celles dont elles deviennent le remède.  
aussi telle maladie, à l'époque de l'opération qu'elle exige,  
doit être soumise à toute la sévérité du régime anti-phlogistique,  
qui dans les autres périodes lui serait peu convenable. Les calculs  
nous en fournissent l'exemple: la diète nécessaire au temps  
qui précède immédiatement, à celui qui accompagne et à celui  
qui suit l'opération de la taille, est bien différente de celle qu'on  
peut permettre, de celle même qu'on doit conseiller aux tailles  
ou à ceux qui portent des calculs qui n'exigent pas l'opération.

Nous croyons devoir ranger au nombre  
de ces ~~maladies~~ opérations importantes aiguës & inflammatoires  
en général Toute amputation de quelque importance, Toute  
réduction de fractures composées & compliquées, même de grandes  
fractures simples - celles des grandes luxations - les ouvertures -  
des grands abcès - l'application du Tourniquet, les anévrismes,  
les extractions de corps étrangers ou considérables par leur volume,  
ou dangereusement situés à raison de leur configuration, ou  
de l'importance de la partie qu'ils affectent, ou de la fonction  
qu'ils blessent - la saignée de nécessité - les grands et larges  
Vésicatoires - les ventouses scarifiées &c.

Nous comptons en particulier le Trepan,  
la Bronchotomie, l'Œsophagotomie, le bec de lièvre - l'ouverture  
des proctides critiques, celle des dépôts au sein - son amputation -  
l'extirpation du cancer - l'empyème - l'ouverture des abcès au  
foie - la gastroplastie - la taille par quelque méthode que ce  
soit - la fistule à l'anus par incision - la fistule au périnée - la  
ligature du polype utérin - les accouchements forcés - le bubonocele  
toutes les espèces de hernies ventrales étranglées & enflammées....



L'hydrocele par incision et par injection, le panaris de la 3<sup>e</sup> & 4<sup>e</sup> espèces. &c.

Les indications que chacune de ces opérations présente sont les mêmes que celles qui sont offertes par les violents symptômes dans les grandes maladies chirurgicales sont accompagnées. mais il est des occasions qui dans les unes et les autres en rendent l'exécution d'une nécessité plus indispensable encore, de manière que tel abcès par exemple, ou l'opération qu'il exige, l'un ou l'autre léger en apparence, contractent de l'importance en raison de la partie qui en est le siège et deviennent par cela seul du ressort du régime le plus sévère. ainsi dans l'Épiphagotomie, la diète est nécessaire non seulement par la nature du mal, mais encore par son siège, qui ne permettrait pas même le passage. aussi dans les cas, c'est par les lavemens que le bœufillon s'injecte et que le malade prend sa nourriture. — La réduction de la fracture des os maxillaires veut que le blessé soit nourri avec des bœufillons à la vérité, mais quand la nature des accidens permettrait d'ailleurs des alimens solides, ils deviendroient toujours contraindus par le désavantage d'exciter les moindres efforts de mastication — après la réduction de la mâchoire inférieure luxée, il faut proscrire tous les alimens qui en exigeroient. — on peut alors injecter le bœufillon par l'interstice des dents, plutôt que par les narines, ce qui oppose de la difficulté, peu de propreté, peut être même ne seroit pas sans danger — il en est à peu près de même dans le bec de lièvre. quelque bien imaginé que soit le bandage décrit par le célèbre M. Louis [a] nous pensons que l'aussure de régime n'est peut être pas indifférente au succès que nous avons retiré de sa méthode simple, sûre et aisée. — dans la Gastrophagie, la diète anti-phlogistique convient en général. — mais peu de tems après la suture faite aux intestins grêles, surtout, il seroit à craindre qu'une trop grande quantité de liquide, venant à les distendre ne les fit rompre et mit ainsi un obstacle à la Coelition — dans celles où il survient quelquefois des hémorragies difficiles ou fugitives à réparer, comme dans l'amputation du sein, dans l'extirpation du polype utérin, la diète semble être d'une nécessité encore plus indispensable, même dans les tems qui précèdent et dans ceux qui suivent l'opération.

C'est ainsi qu'il en est de toutes les tumeurs, playes ou ulcères, qui attaquent les nerfs, les ligamens, les aponeuroses, le périoste, les parties nobles ou vitales, les viscères, les gros vaisseaux, les muscles dans la fonction ou le volume sont considérables. — les tendons, les articulations. — les maladies chirurgicales dont le siège est à la tête en général, mais surtout aux méninges, au cerveau, aux yeux, au voile du palais, à la langue... celles de la poitrine, trop souvent au défilé des ressources de l'art quand elles affectent avec un peu de gravité le péricarde, le cœur, la pleure, le diaphragme, et les gros trunks artériels ou veineux. — les fractures des côtes, celle du sternum, la corne. — les accidens qui blessent les organes contenus dans le ventre inférieur, tels que l'estomac, le foye, l'Épiploon, le mésentère, les intestins

les reins, la vessie, la matrice, les testicules, leurs enveloppes, le cordon des vaisseaux qui en rapportent la semence. sont tout de nature à exiger la diète anti-phlogistique, ainsi que, l'exige la préparation à la plupart des opérations qu'on pratique sur ces parties. ce régime est d'une nécessité indispensable dans le temps où elles sont pratiquées, il est la condition essentielle de leur succès et rien ne contribue mieux à le rendre complet, que la continuation de la même conduite pendant les jours qui suivent l'opération.

L'inflammation en effet est le prélude, l'accessoire, ou la suite de ces maladies et de ces opérations. la résolution dans les unes, la suppuration louable qui dispose à la cicatrice dans les autres, sont le but où tendent les efforts et les indications qu'on se propose dans le traitement. Dans l'un et dans l'autre cas, moins le sang trouvera d'obstacles à une libre circulation, plus on aura lieu de se promettre ces terminaisons favorables, donc l'une ramène dans le torrent de la circulation les globules rouges du sang engagés dans les vaisseaux lymphatiques ou dans ceux du tissu cellulaire et donc l'autre fera l'effet de cet affaïssement salutaire, qui permet aux bords d'une solution de continuité de se réunir sans danger. Rien de plus propre à s'opposer à ces deux issues favorables qu'un sang ou surabondant, ou surchargé de quelques principes acres. la diète proposée est donc un des moyens le plus directement adapté aux indications qui se présentent.

Ce n'est pas seulement la nature de ces maladies, ni de ces opérations, ni celle des parties lésées qui la demandent. d'autres circonstances concourant encore à en établir plus spécialement la nécessité. telles sont celles qu'on tire de l'âge, du sexe, du tempérament, de la différence des climats et des saisons. Des passions ou du tempérament moral et d'autres accessoires particuliers. le besoin d'insister sur la diète anti-phlogistique sera en proportion du degré dans lequel chacune de ces causes pourroit contribuer à augmenter les symptômes de l'inflammation. Ces détails forment une nouvelle preuve bien évidente de la difficulté de former des règles générales, qui ne soient susceptibles dans leur application particulière d'une extension plus ou moins considérable, quoique la nécessité d'établir un certain ordre, une certaine méthode dans les idées, soit toujours une raison suffisante pour donner le nom de règles aux préceptes qui comptent le moins d'exceptions.

Les blessés qui sont dans l'âge viril et dans l'adolescence, sont ceux qui exigent une diète et plus stricte et plus rafraichissante. c'est l'âge de la plethore absolue. c'est l'âge où les fibres ont le plus de ce genre de tension qui caractérise



la fièvre - c'est l'âge de la chaleur, celui où les humeurs sont le plus exaltées, le plus assimilées, le plus près de la dégénérescence la plus funeste aux maladies aiguës, qui sont l'objet des soins du chirurgien. Cet âge, nous le fixons à peu près de dix huit à cinquante ans. Dans les tempéraments forts et robustes, l'époque de son commencement viendra plutôt et celle de sa fin plus tard. Les tempéraments sont le sanguin proprement dit, le bilieux ou le bilieux sanguin, chez les hommes principalement qui ont les muscles plus formés, plus saillants, plus fortement exprimés, plus dénués de ces couches de tissu cellulaire, qui dans le sexe font disparaître les interstices et les inégalités, qui défigurent l'arrondissement et la beauté de leurs contours. Les femmes, qui par cette disposition extérieure, la force de leur vais et de leurs muscles, se rapprochent davantage de la Constitution propre à l'autre sexe, devraient être astreintes à notre régime - Comme il est nécessaire de rabattre quelque chose de sa fermeté en faveur de ces hommes faibles & délicats, qui semblent ne différer des femmes que par la structure extérieure des organes sexuels.

Quoique les habitants des climats froids, plus robustes que ceux du midi paraissent d'abord devoir mieux résister à la diète que ceux-ci et conséquemment l'exiger à plus juste titre, il est certain cependant que le degré de chaleur qui règne dans les pays les plus voisins de l'Équateur étant plus propre à augmenter les accidents aux quels elle donne lieu, la privation de toute substance animale, et l'usage fréquent des boissons rafraîchissantes devient pour les derniers d'une nécessité bien plus absolue encore. Aussi soutiennent-ils la diète avec bien plus de facilité dans le voisinage de l'Équateur, que dans celui des pôles [a]

Le printemps et l'été sont les deux saisons qui dans les maladies externes inflammatoires autorisent à la plus grande diète: la première, par ce qu'alors il y a surabondance des humeurs accumulées, pendant l'hiver, par le concours des trois causes les plus propres à la produire - nous voulons dire, des aliments plus nourrissants, le défaut d'exercice et le froid extérieur, qui permet moins de déperdition. En été la proscription des aliments et la prescription des boissons tempérantes prises avec une certaine abondance, sont fondées sur les mêmes raisons qui en établissent la nécessité dans les climats chauds.

Parmi les passions nous assignerons dans la classe de celles qui demandent plus particulièrement qu'on insiste sur ces secours toutes celles qui supposent une certaine agitation de nerfs et dont l'effet est de communiquer plus de mouvement aux humeurs & de les exalter, telles que la colère, la jalousie

[a] Aequatori vicini tenuem victum facile, polii autem propiore, diffculter eum ferunt. Boerhaav. Aph. de Cogn. & cur. morb. §. 602.

la vengeance... l'impie, le desespéré, actif et furieux... Le delirer  
la phrénésie dépendants du vice local qu'on a à traiter: quiconque  
connaît l'influence réciproque qu'exerce en bien ou en mal les  
deux substances réunies en nous ne doutera pas de toute l'attention  
qu'un chirurgien sage et prudent doit donner à l'état de l'âme  
de son malade; de quelle importance il est au succès des autres moyens  
qu'il emploie qu'ils soient favorisés par cette heureuse tranquillité  
de l'esprit et du cœur, si faite pour ramener le calme physique  
nécessaire à la guérison. Or l'expérience nous apprend que de tous  
les antispasmodiques, de tous les calmans et les tempérans —  
successivement vantés avec enthousiasme par leurs inventeurs —  
respectifs, la diète et l'eau sont les plus formidables, ceux dans  
l'effet esle moins équivoque.

Cherchons à abréger et disons en peu de  
mots quelles sont les autres principales circonstances où il semble  
plus nécessaire encore d'éviter toute nourriture non seulement  
solide et animale, mais encore d'insister avec plus de soins sur les  
anti-phlogistiques. L'opulence, l'habitude de la bonne chère la  
vie oisive augmentent les humeurs en leur alkalescence... raison  
essentielle d'une plus grande sévérité relativement à ceux qui  
vivent dans la mollesse... la nature de l'épidémie régnante  
n'est point d'autant à négliger dans les playes ni dans les ulcères.  
il n'est pas sans exemple que la fièvre succédante à un accident  
externe n'ait développé dans le sujet qui en a été atteint, la cause  
commune d'une épidémie dans il n'aurait pas été atteint sans cela.  
plusieurs de ces épidémies ont un caractère putride dans les bristons  
aides et tempérantes pour le principal correctif. elles deviennent plus  
nécessaires encore au blessé, lors même que la maladie chirurgicale  
serait purement acide et étrangère à l'épidémie mais si  
la playe, l'abcès ou l'anthrax créent des symptômes ou crise, de celle-ci  
ou de toute autre maladie interne, il serait bien plus essentiel encore  
de suivre pour régime celui qui aurait le plus d'analogie  
avec celui qui conviendrait à la maladie principale.

Il est dans la même maladie divers tems  
qui exigent la même sévérité pour l'observation de la diète  
relativement à la quantité, mais quelques différences pour la qualité.  
telles sont les morsures et piquûres d'animaux venimeux - de la  
Nigere, par exemple. celle-ci porte, dans l'instant même une  
disposition coagulante dans les humeurs, et il n'est pas douteux que  
le bouillon à la viande surchargé d'alkali volatil ne soit capable  
de foudre les humeurs épaissies et de les faire sortir par les pores.  
mais après le vomissement et si la partie est menacée de  
sphacèle, il deviendrait essentiel de se rapprocher de l'exception  
cordiale, d'insister sur les antiseptiques, d'épaissir même & d'atténuer  
les bouillons avec les farineux.

Pour les abcès critiques, tels que les parotides,  
ils suivent ordinairement le sort de la maladie principale dans ils  
sont le symptôme. ils doivent le suivre aussi pour le régime qui leur convient.



Les plaies et opérations purement extérieures et même sans danger méritent encore quelques beaucoups d'attention par la dette, relativement aux désordres qui naissent de l'intemperance, en rendant les cicatrices plus difficiles et plus difformes et produisant différents autres dégâts. Le visage est la partie la plus intéressée à cette remarque.

Nous osons espérer d'avoir présenté ici sous les jours de vue la plus rapprochée les maladies et les opérations chirurgicales les plus graves avec les principales circonstances, qui en augmentent le danger. nous avons tâché de faire sentir quel degré d'influence le régime proposé peut avoir sur leur traitement. en les citant non seulement en détail, nous nous serions exposés à des répétitions sans nombre. il semblerait donc plus convenable de substituer à une fastidieuse nomenclature l'énumération des principaux objets aux quels chaque cas particulier pût se rapporter facilement comme à son point de ralliement, et les faire tous dépendre du même titre de régime. -- Nous sommes fort éloignés de croire qu'en semblable matière, il soit possible de traiter les choses avec la précision mathématique. il l'est encore moins sans doute que de faire en détail une juste et heureuse application de ces préceptes. il est presque inutile d'ajouter que quelque exactitude que nous ayons cherché à donner à nos divisions, nous ne pouvons nous dissimuler que certaines maladies ne puissent être successivement dans le même sujet, ou simultanément dans divers sujets et différentes circonstances, tributaires de telle ou de telle des classes alimentaires que nous établissons. ce qui nous parait résulter de cette réflexion, c'est qu'il était absolument essentiel de n'omettre dans notre exposé aucune de ces circonstances. c'est qu'en raison de leur nombre dans le même sujet, elles augmentent la nécessité du régime au quel elles appartiennent. qu'un panaris de la première espèce, par exemple, quelque léger qu'on le considère en lui même, devient néanmoins de la plus grande importance s'il existe dans un homme de trente ans, dont les fibres offrent la plus grande rénitence, les humeurs la plus haute acrimonie, dans une saison de chaleurs excessives, au milieu d'une épidémie funeste, et dans un temps d'agitation de l'âme excitée par les motifs de colère et de mécontentement les plus violents.

Cette Réflexion placée ici est destinée à nous sauver bien des répétitions et à excuser tous les petits détails d'exception qui sembleraient contrarier des règles que nous n'aurons jamais la prétention d'en croire exemptes.

## Chapitre Second.

### Du Régime moyen, Restaurant & nourrissant.

Un médecin de nos jours a reproché avec raison aux praticiens fortement attachés aux dogmes mécaniques, la quantité de victimes immolées à la sévérité de leur diète. elle a été poussée par certains

médicins jusqu'au fanatisme - c'est toujours d'après l'observation du bien, qu'en cherchant à faire mieux, on parvient à mal faire. la diète modérée faciliter la résolution et la guérison dans les maladies. on croit qu'on la rendant plus stricte on augmenterait encore les dispositions favorables au rétablissement des malades. et il a fallu des siècles pour en revenir à un milieu qu'adopte également la raison et l'expérience. Esculapide, si nous en croyons Celse, fut le premier, qui loin de penser qu'il fallait enlever les forces du malade, jugea au contraire à les abbatre par tous les moyens connus, la saignée, la fistule, etc. il ne leur permettait pas même dans les premiers jours de se laver la bouche. Dans le dernier, il se relâchait de cette première sévérité, au point d'accorder, tant et de devenir le complaisant de toutes les fantaisies du même homme à qui il avait servi de bourreau dans les premiers jours. [a]

Un chirurgien sage et prudent fait prendre un milieu entre ces deux extrêmes. il fait que son devoir exige d'éviter la surcharge, qui suivrait une répletion indiscrette, et que son malade aussi peut lui échapper à raison de la faiblesse excessive qui serait la suite d'une diète outrée. Hippocrate au reste a beaucoup plus incliné pour l'indulgence que pour la sévérité [b] et cet homme plein de l'expérience la plus consommée a cru que les fautes commises par celle-ci arrivaient bien plus graves et plus fréquentes que leurs contraires.

la chirurgie imbue des mêmes principes mécaniques qui dans le commencement de ce siècle ont fait l'orgueil en Médecine ne se corrigera insensiblement des fautes que ces dogmes admis sans restriction pourrout entraîner, que lorsqu'elle donnera un peu plus à la médecine organique, et que les chirurgiens se persuaderont que la guérison de nos plaies n'est peut-être pas aussi souvent l'effet d'un secours dont l'action mécanique puisse être évaluée avec autant de précision, que les physiologistes ont en déterminer les causes.

Tant que la maladie est dans sa plus grande violence, la sévérité de la diète doit être à son plus haut degré. [c] des aliments donnés à celui qui a la fièvre ne font propres qu'à augmenter la maladie, mais le convalescent qui a besoin de récupérer des forces doit manger pour en acquies [d] Or quelle est la marque à la quelle on reconnaît la quantité et la qualité d'aliments qu'on peut accorder au convalescent? quelle est celle qui fixera l'époque à la quelle il doit être censé tel? pour peu qu'on ait de connaissance de l'économie animale, on sait que c'est par des nuances presque imperceptibles que l'homme passe de l'état de maladie à celui de santé, et que les règles du régime qui conviennent aux différents degrés de ce passage, quelque fois plus prompt, quelquefois plus insensible ne peuvent guères s'énoncer d'une manière absolue.

[a] Cels. de Med. lib. III. Cap. IV.

[b] delictum quod committitur, multo majus fit [in tenui] quam in paulo plenius victu. Hipp. Aph. I. 1. 5.

[c] ubi praesentis morbus, extremis, tenuissimo victu. uti necesse est. ibid.

[d] si quis febricitanti cibum dederit, agrotanti quidem fit morbus, Convalescenti vero robur. ibid. Sect. VII a. 88.



Hippocrate avoir d'abord fixé dans les blessures graves, la durée de la diète la plus stricte à sept jours. D'autres auteurs tant anciens que modernes l'ont restreinte ou étendue à un plus ou moins grand nombre. André de la Croix, que nous citons toujours avec plaisir, ayant reconnu qu'il étoit nécessaire d'en varier la durée sur le nombre et l'intensité des accidents, sur leur durée, sur leurs complications, assure qu'il lui est arrivé quelquefois d'y astreindre ses blessés pour bien peu de jours, mais d'autres fois pour 14, pour 24, pour 40 jours même [a] et cet auteur seules conclut que ce n'est que l'absence ou la présence des signes qui ont déterminé à la diète, qui peuvent ou en nécessiter la continuation, ou en modérer la sévérité, ou en exiger la réforme. La Remission des Symptômes, en quelque jour qu'elle arrive est donc le signe le moins équivoque au quel le médecin reconnaitra qu'il est temps de mettre des bornes au régime que ces Symptômes avient demandé. pousse au delà de celles qu'il exige, il ennuierait le blessé, il l'exposerait à toutes les désavantages du défaut de renouvellement de nos humeurs.

La règle générale établie par le père de la médecine est la seule boussole qui puisse servir à guider le praticien pour faire l'application juste des alimens que nous allons conseiller aux divers cas pour les divers cas de cette classe immense, et qui se peuvent présenter à lui sous mille combinaisons différentes. Cette règle, c'est qu'il faut proportionner les alimens aux forces de celui à qui on les donne. Règles en la quantité, dit-il, sur celles que les forces du corps sont en état de surpasser [b] car il faut considérer celles-ci de deux manières. Voir d'abord si par elles même elles peuvent suffire à la longueur de la maladie sans secours de restaurants; si l'on peut espérer que la maladie fera une remission sensible avant que les forces soient épuisées, c'est un motif de prolonger la durée de la diète. si au contraire la nature du mal, si le tempérament du blessé, si d'autres circonstances donnent lieu de craindre que des défauts lancés funestes ne précèdent la guérison ou même la remission, il est indispensable de remplir au moyen d'une nourriture appropriée l'indication vitale, qui devient la plus pressante et la plus essentielle. Cela ne peut qu'avoir lieu dans les maladies où l'homme même le plus exercé ne peut prévoir dès les premiers jours quel sera le caractère, ni la durée des fièvres. mais ce sera une chose plus aisée à déterminer dans les maladies chirurgicales où le maître de l'art fait dès les premiers jours quelle sera la terminaison, quelle sera la durée et relativement au tempérament du malade & aux autres circonstances qu'elle peut être en bien ou en mal l'influence de la quantité et de la qualité des alimens et de la boisson. si la chirurgie en effet est beaucoup plus certaine dit Mercurius, c'est qu'elle voit en quelle manière ce qu'elle fait, aussi n'y a-t-il moins à conjecturer et à deviner. [c]

immédiatement après une diète sévère, il faut éviter une repletion à la quelle les forces de l'estomac répondent peu, et qui dans les maladies chirurgicales peut être encore plus nuisible après l'effet d'une première digestion louable, que par l'indigestion proprement dite. Nous entendons ici par indigestion proprement dite celle qui est

[a] and. a. Crux. chir. univ. lib. 1. Tr. II. Cap. VI

[b] hec est ciborum offerendorum aetas, ut ea copia exhibeantur quam corpus superare valeat. Hipp. de loc. in hom.

[c] Essai de Mercurius lib. II. ch. 37.

accompagnée d'un sentiment de plénitude et de pesanteur considérable,  
 de gonflements, de débordements, de renvois et enfin du vomissement. quand il  
 a eu lieu, le calme revient. on a quelquefois vu des imprudences affligeantes  
 pour débarrasser l'estomac des bleds de mauvais levain que l'art n'aurait  
 osé attaquer par un émetique et dissiper ainsi la fièvre particulière dont  
 il crève la source. l'effet au contraire d'une digestion pénible, mais qui  
 tend à se faire, est de dégager des aliments une bien plus grande quantité  
 d'air, qui distend l'estomac, le fait peser sur les gros vaisseaux destinés  
 à porter le sang aux parties inférieures, d'où naît le reflux de ce  
 liquide du côté du poulmon ou de la tête. d'où les apoplexies et les hémor-  
 rhagies mortelles, qui ont été observées à la suite de ces sortes d'embarras,  
 surtout quand le siège d'une inflammation extérieure ou d'un abcès a  
 été au dessus du diaphragme. si l'indigestion voyée par les brisures qu'on  
 a coutume de donner en pareil cas se précipite par le bas à cause de  
 l'évacuation, il est à craindre que la matière de la suppuration ne reflue  
 dans la masse des humeurs, on n'ait à faire sur quelques viscères, sur les  
 intestins même, une mention si défavorable, au lieu qu'elle quitte  
 et à celui au quel elle se porte. la bonne digestion elle-même a encore  
 les avantages... celui d'augmenter la quantité de sang, encore d'y lever  
 qui se porte au lieu affecté, et qui tend à faire changer la nature  
 des humeurs qui aborderaient à la plaie, à la tumeur, ou à l'ulcère.  
 la trop grande quantité même de sang la plus pure n'est pas  
 absolument exempte d'inconvénient, elle peut forcer le diamètre  
 des vaisseaux qui tendent à se replier sur eux même et par là renouveler  
 des hémorragies faciles, elle trouble la suppuration, elle apporte un  
 obstacle direct à la cicatrisation qu'on fait à présent ne pouvant être  
 le fer que d'un affaiblissement salutaire. le système ancien de la  
 régénération des chairs, autoriser les maîtres de l'art à accorder un  
 peu plus d'aliments et d'une nature propre à fournir à cette prétendue  
 régénération. la sobriété est écartée aujourd'hui d'une éthologie plus  
 vraie, plus conforme à l'observation éclairée des lumières de la saine  
 physique. Le régime moyen et nourissant dont il est question ici  
 doit donc être divisé en plusieurs articles, et relativement à la quantité  
 et relativement à la qualité aussi.



I. Tout changement trop subit est un des plus grands  
 abus qui puissent nuire à l'économie animale [a] de manière qu'immédi-  
 atement après la remission des grands accidents, il faut une nourriture  
 non seulement proportionnée aux forces, mais encore à l'habitude qu'on  
 veut changer. si les aliments s'altèrent dans le corps, ils l'altèrent aussi;  
 à leur tour, il faut donc qu'ils s'habituent en quelque manière à être  
 ensemble; et c'est depuis longtemps qu'on a reconnu que les substances  
 dont on a coutume d'user sont moins préjudiciables à ceux qui l'ont  
 contractée, fussent-elle, d'ailleurs moins salutaires que d'autres, dont on  
 n'aurait jamais fait usage [b] ici il faut substituer le bœuf à la viande

[a] omnis mutatio subitanea malum.

[b] Consuetudo a longo tempore, etiam si deterius sit in se, minus turbare solet.  
 Galen. lib. 11. C. 1.

à celui aux herbes. on le fera d'abord avec une partie de bœuf et autant de veau. si le ventre est trop libre, on fait ajouter une ou deux cuillerées de crème de ris. - si il l'est moins qu'on ne le desire, on fait en sorte que la quantité de veau domine. on alterne le bouillon avec la laitue et les autres plantes dont nous avons fait mention dans le premier chapitre. Dans les suppurations trop abondantes, accompagnées de constipation et de signes de chaleur, cette seconde méthode mentera la préférence. après les grandes lésions, où le désavantage de la liberté du ventre est marqué par celui du mouvement, de même que dans les plaies et opérations qui ont eu lieu dans le voisinage de l'anus et où rien ne gêne plus que cette liberté du ventre d'ailleurs assez défavorable, on la suspend au moyen du premier régime. à mesure que les forces digestives augmentent on fait le bouillon avec deux parties de bœuf et une de veau, puis avec le bœuf seul, puis enfin avec le bœuf, la volaille & le mouton. de cette manière on le rend beaucoup plus nourrissant à mesure que les teins de l'inflammation qui font la maladie, pour me servir de l'expression même d'Hippocrate [a] que ces teins s'éloignent du moment où l'on est. c'est en proportion directe de cette distance, que la quantité peut être augmentée [b] parce que comme dit l'Hippocrate Romain, plus il manque en quelque manière à l'inflammation, plus il faut ajouter à la somme des aliments [c] la nécessité de régler dans ces cas la quantité n'a pas été inconnue de ceux même qui ont été les moins partisans de la diète. Van Helmont, qui débite que l'empire de la diète ne s'en soit accrédité que par l'insuffisance des remèdes ordinaires et la privation des secours transcendants des philosophes parle feu [d] ne laisse pas dans un autre endroit où il soutient que jamais la qualité des aliments en tant que telle ne peut être nuisible, d'avouer qu'ils peuvent l'être, si l'on en abuse à raison de la quantité [e]

Ce régime y suffira pour soutenir les forces dans toutes les occasions où il y aurait danger à les trop augmenter, que d'inconvénient à les diminuer davantage. c'est principalement dans le commencement du second tein des blessures ou autres accidents graves que se présente cette indication. c'est encore celle qu'on a à remplir dans le même période des grandes opérations que nous avons indiquées. dès que les premiers symptômes d'inflammation sont diminués dans les maladies où le degré de violence & d'irritation a été moins marqué - parmi les quelles nous compterons d'abord toutes celles dont nous avons parlé dans le premier chapitre, telles que les

[a] cum morbi vigent, qui in inflammationibus consistunt, non facit cibum offerre. Hipp. lib. de acut.

[b] tantum a tenui recedendum quantum morbus extremi remissionis fuerit aph. 7. §. 1.

[c] quantum inflammationis detrahatur, tantum cibi adjiungi poterit. Cels. de med.

[d] diete necessitas a penuria altiorum medicaminum Van H. paradox. VI. n. 4.

[e] nusquam qualitatem ciborum quatenus talium nocumentum offerre, solam vero quantitatem obesse. Poss. Ibid. n. VI. 8.

blessures, brûlures, fractures, contusions, luxations... d'une moindre importance où la fièvre a été modérée; soit à raison de l'absence des accidents, soit à raison du peu de sensibilité de la partie qui est le siège du mal, du peu d'irritabilité des nerfs de celui qui en est le sujet... lorsqu'aucun des organes essentiels à la vie, ou de ceux dont la structure et la correspondance les rend sympathiquement soumis aux causes irritantes, ne sera gravement ~~l'organe~~ lésé. l'enfance, de la vieillesse. Sous les âges aux quels cette diète sera plus nécessaire; toutes choses d'ailleurs égales, elle le sera encore plus aux femmes qu'aux hommes.

Les maladies chirurgicales particulières du ressort de ce régime sont les Erysipèles légers, la gale modérée dans son paroxysme... les atheromes, steatomes et melliceris... les tumeurs scorbutiques enflammées... le panaris de la seconde espèce, les fies, les Rhagades... la phymosis & la paraphymosis d'inflammation... les maladies des oreilles & des yeux accompagnées de rougeur, de chaleur & de pulsation... les dartres vives... les phtis abciés critiques à la suite des maladies aiguës... les aphtes, les ulcères au voile du palais, la grenouillette, l'inflammation de la luette... celle des amygdales... Dans toutes ces dernières circonstances l'effort des aliments solides irriterait ces parties sur lesquelles il agirait directement et de manière même à en faire dégénérer l'affection.

Les amputations, extirpations, réductions de fractures, de luxations &c. d'une moindre conséquence que celles énoncées dans le premier chapitre comporteront le premier article de régime indiqué dans celui-ci. la préparation que les autres exigent en font partie. les incisions simples dans des endroits essentiels, comme sur le périerane, p.e. seront dans le cas de l'exiger... les larges vésicatoires, les ventouses scarifiées... l'extirpation des lèpres, des tumeurs enkistées... la cataracte, la fistule lacrymale... l'arrachement du polype du nez... Sont autant de circonstances qui la demandent, mais qui ne la demandent queres que pour le moment. la simple saignée de précaution est dans le même cas. en un mot: ces opérations, quelque moins dangereuses en elles mêmes, soit faites sur des parties plus susceptibles de les rendre telles, leur succès tiennent à l'observation de ce régime: il en est de même si elles se font chez des gens dont les humeurs sont entachées de quelque levain acide et défavorable au succès, tels que le veroleux, le chancreux &c. Si les autres accessoires d'âge, de sexe, de tempérament &c. d'après ce qui est spécifié ci-dessus ayant égard à la gravité de ces sortes d'opérations.

il faut ici, comme nous l'avons dit, maintenir les forces dans un juste milieu, dans un équilibre, qui ne puisse ni favoriser la maladie, ni défavoriser le blessé ou le patient. Ce n'est donc le cas ni du vin, ni des apices, ni de tout ce qui peut augmenter ou rappeler la fièvre. nous en allons exposer les raisons dans le second paragraphe, où à peine croyons nous qu'ils puissent être admis, au moins sans un certain degré de réserve.

II. Si le désavantage des aliments donnés à contre-temps dans les maladies et les opérations chirurgicales se fait principalement sentir sur l'estomac, à raison de la situation importante & des correspondances infinies de ce viscère, l'universalité du corps à son tour, et la partie lésée en particulier, ne tarderont pas longtemps à éprouver tout l'inconvénient



De l'abstinence poussée trop loin... aussi dès que la fièvre et les grands accidents sont calmés, il faut songer à réparer les dépenses que l'écoulement a occasionnées. Dans la plupart des maladies et des opérations dont nous avons parlé, une suppuration abondante aura bientôt épuisé le malade blessé, si la réparation ne vient à son secours, si un chyle doué des qualités louables qui lui sont nécessaires, en fournissant aux humeurs ce degré de consistance requis à la soudure de parties divisées contre nature ne mettrait fin au mal & aux remèdes, en couronnant par la cicatrice désirée, les travaux du maître de l'art.

Aujourd'hui le choix des baumes, des onguents & des emplâtres occupe moins l'homme instruit que le choix des aliments propres à compléter la guérison d'un malade. plus la chirurgie est éclairée, moins elle donne d'importance aux petits moyens extérieurs. elle suit ce que veut la nature. il n'est souvent question que de la mettre dans le cas de bien faire, et qu'il est plus aisé de voir la terminaison heureuse d'un mal particulier et local, qu'une condition de la santé totale de l'ensemble, que de ne s'être jamais aperçu des fautes commises par ces praticiens d'un génie borné, dont toutes les vues sont de cicatrifier la plaie extérieure, de fermer l'ulcère interne, sans s'inquiéter des catastrophes qui résultent de leurs prétendues guérisons.

Les œufs frais, la chair des jeunes volailles bœuf, le veau - les farineux cuits au gras - les végétaux herbacés tels que les laitues, le céleri, les carottes... les poissons légers comme la truite, le merlan fournissent au période où nous supposons le blessé une variété assez considérable d'aliments dont la résistance ne peut être au dessus de ses forces. le chyle doux qui en résultera aura toutes les qualités propres à fournir un pus louable et les bords de la plaie seront dans la disposition la plus favorable à la cicatrisation.

Observons ici quelque différence à raison de la qualité plus ou moins acrimonieuse des humeurs, de leur plus grande disposition à l'alkalescence. Dans tous les cas accompagnés de acides, tels que le charbon, le venereux, le scorbutique, on supprimera toute substance animale pour se retrancher sur les végétaux, sur les farineux, sur le lait... la faiblesse au contraire, la cachexie acide est une raison pour insister davantage sur les viandes indiquées.

Nous répéterons encore ici la nécessité de fixer d'une manière à peu près invariable, mais au moins suffisamment réglée, l'intervalle des repas entre eux, afin de concilier aux humeurs cette précieuse égalité qui leur est si importante. Avicenne, qui comme tous les Médecins Arabes avoient poussé le fanatisme de la diète aussi loin que la foi aveugle à la polypharmacie, vouloir qu'on ne donnât à manger que toutes les seize heures, c'est à dire trois fois en deux jours [a] Mais cette, dans la lecture de qui les Arabes ne pouvaient pas leurs préceptes avoir donné long temps avant, le plus d'âge de tous à se fixer : c'est que le besoin doit déterminer

[a] Avic. op. lib. Cantic.

le temps des refections ; et qu'il n'en est aucun où il faille priver de restauration celui chez qui l'on craint la défaillance. [a] Nous dirons à cette occasion qu'il n'est pas moins essentiel de ne pas trop rapprocher l'heure des repas de celles des repas. il n'abonde presque dans le temps de la digestion qu'un chyle mal élaboré ; c'est ce que nous avons vu plus d'une fois dans les hôpitaux, où il est étonnant sans doute qu'on semble équivoquer sur la cause de ce pus mal digéré et sur le mauvais état de la plaie qui en résulte. Nous nous sommes assurés par plus d'une expérience, que ce qu'on attribue souvent à l'influence d'une atmosphère trop peu élastique n'a pour d'autre cause que l'abus dont nous sollicitons la réforme.

la quantité ne peut être réglée que sur la combinaison des circonstances. mais en général il y a toujours un peu moins de risques dans un peu plus de severité que dans son contraire. la frugalité avait l'appanage des anciens peuples guerriers, dont les blessures étoient très fréquentes et qui devoient souvent être graves par la manière dont la guerre se faisoit dans ces temps-là et l'histoire qui nous en a conservé la mémoire nous apprend avec quels moyens simples ils guérissent facilement.

un philosophe de ce siècle a prétendu qu'on pourroit assigner le caractère national d'après les aliments dont on fait usage dans chaque pays. [b] d'après cette connaissance, le chirurgien doit aussi diversifier le régime de ses blessés, à l'époque surtout où ils nous occupent maintenant. Dans les pays du nord, la chaleur est plus concentrée, à l'intérieur. il faut des viandes plus solides, les habitants des pays chauds en général bien moins robustes, plus enervés par les sueurs excessives auxquelles ils sont sujets et par l'abus des plaisirs auxquels ils se livrent avec moins de réserve, s'accommodent mieux d'aliments plus doux, plus faciles, plus aqueux et qui tempèrent l'aerimonie de leurs humeurs. l'application de la Règle diététique doit donc être spécifiée par ces différences. Dans nos climats tempérés, on la déterminera en accordant ~~une~~ d'avantage à l'homme sec et robuste dont le tempérament semble le rapprocher davantage de ceux du nord ; et on cherchera par des moyens plus analogues à ceux qu'on emploieroit dans les provinces du midi, à ~~tempérer~~ corriger l'aerimonie dominante dans les autres.

les petites maladies inflammatoires, des yeux surtout demandent un régime rafraichissant. elles sont presque toujours accompagnées de chaleur, de constipation. telle est l'ophthalmie ordinaire, l'anchoyos, l'anthrax, le charbon des paupières, la dartre même de ces parties. l'onglet. supposent toujours de l'aereté ainsi que le renouvellement ou l'union des paupières avec rougeur & inflammation.

les femmes et les enfants ont moins de force que les hommes. la nature aussi semble leur avoir donné plus de goût pour les aliments qui exigent de moindres efforts de digestion, comme les fruits,

[a] cum eo tamen ut nullo tempore is qui deficit non sit sustinendus. Cels. lib. III. Cap. IV.

[b] M. de Montesquieu - Esprit des Loix.



les végétaux, le lait. L'une des causes peut-être de la plus mauvaise santé des femmes dans ce siècle et dans notre patrie, ne sera-elle pas due à ce qu'elles s'accroissent de ce ven de la nature, qui a moins marqué par la différence des sexes celle qui distingue l'un de l'autre, que par l'ensemble qui fait de l'un un être fort, capable de résister au travail, à la fatigue... de l'autre un être faible, délicat & irritabile en proportion de sa délicatesse... toutes circonstances dont aucune ne doit échapper à celui qui est chargé de veiller au régime des uns et des autres.

Les fruits bien murs trouvent ici leur place; ceux d'été méritent la préférence; ils naissent dans une saison où leur bonté est plus marquée et leur usage plus nécessaire. Celle qui blâme ceux d'automne pour les blessés, ne les regarde en général comme pernicieux que quand on en abuse. c'est la quantité qui incommode, jointe à d'autres excès. il est certain qu'alors elle ajoute un plus grand danger à celui même qui naîtrait d'autres causes. — mais quand on leur donne, ajoute d'hygiéniste Romain, la préférence sur d'autres aliments, il faut savoir soustraire de ceux-ci, en proportion de ce qu'on ajoute de ceux-là [a] loin de les enlever un mal, il est certain qu'on ne peut méconnaître leur avantage dans bien des circonstances. — Dans le goût, l'odeur la vue tout est satisfait [b] ils se digèrent facilement, ils retiennent la liberté du ventre, rafraichissent... c'est un doux savon qui passe dans le sang et qui contribue à en unir tous les principes. Ces — avantages sont ceux que desirer les chirurgiens — nos fruits les possèdent tous. telles sont les diverses poires d'été, la beurrée, le bon chrétien, les cerises, les groseilles, les pommes Reinette, les oranges... mais ne voyons nous pas encore tous les jours refuser aux convalescents ces substances agréables préparées & mûries par les mains de la nature, ne les voyons nous pas leur être refusées par les mêmes mains qui ne craignent point de prodiguer aux fiévreux et aux blessés des — vulnérables et des synges chauffants — et des martiaux! le grand Boerhaave fut un des premiers au commencement de ce siècle, qui dans la maladie aiguë d'un homme de la cour osa lui donner des cerises, des mûres & des groseilles — le succès parla en faveur d'un homme assez transcendant pour oser seuer le préjugé... et la tourbe vulgaire des praticiens subalternes, calomnie cette conduite, tout en prescrivant les mêmes fruits en confiture, ou en synges.

Le vin, la bière, le cidre et les autres liqueurs fermentées peuvent être accordées à ces convalescents, à condition que ceux qui sont les plus susceptibles d'irritation les tempèrent et les étendent dans une certaine quantité d'eau, pour que les nerfs en soient moins affectés... par ce moyen les dispositions à putridité seront corrigées... les digestions se feront mieux, les forces renaîtront plus vite. les anciens avoient déjà senti le désavantage d'une boisson purement aqueuse. « l'eau ne nourrit point, dit Oribase, elle sert

[a] Cels. de Med. lib. 1. jod. homm. Bur. Comment 260.

[b] Paul. Egin. lib. 1. c. 53.

[c] Van Sw. Comm. in Aph. Boerhaav. §. 88.

"seulement de servir aux aliments, c'est pour cela qu'elle ne peut fortifier  
la faculté vitale... aussi Hippocrate en a-t-il abandonné l'usage pour  
"donner la préférence au vin miellé, à l'oxymel, au vin. L'eau n'a point  
"de force par elle-même, il faut en quelque sorte que le vin lui donne la  
"main pour la conduire et la distribuer dans nos corps. [a] Oter la crudité  
de l'eau, c'est la rendre plus miscible à nos humeurs. rien de plus propre  
à opérer ceci, qu'une légère addition de l'huile essentielle que contiennent  
les spiritueux. un savonneux encore bien efficace en pareil cas, c'est le miel  
trop négligé de nos jours & dont les anciens faisoient un bien plus grand  
usage justifié par leurs succès. nous y suppléons peut-être en grande  
partie par le sucre, dont on fait aujourd'hui une si prodigieuse consom-  
mation. le Docteur Pringle ne fait pas difficulté d'attribuer à cette  
substance le déclin presque général des fièvres putrides [b], mais il  
est constant que l'usage des acides devenu plus commun encore, contribue  
beaucoup plus à en diminuer et la longueur et les accidents, de même que  
dans celles du ressort de la chirurgie.

les boissons ordinaires sont les mêmes à peu près  
que celles dont il a été parlé. mais l'absence de la soif et des  
symptômes de chaleur est une raison pour en moderer l'abondance,  
parce qu'un chyle noyé d'égère facilement, ne peut fournir à un plus  
louable, ni servir à rappeler les forces.

le sel marin et les assaisonnements en général  
sont plus nécessaires au régime végétal qu'à l'animal, quoique M.  
Pringle prétende qu'il est l'assaisonnement indispensable de la nourriture  
animale. ses expériences à lui même ont prouvé que le sel à un certain  
degré est septique. les Tartares Carnivores ne le recherchent jamais;  
tandis que nous voyons tous les animaux frugivores le désirer et se  
trouver on ne peut mieux de son usage. — Nous ne pensons pas de  
même au sujet des autres assaisonnements connus dans nos cuisines sous  
le nom d'épices. ce sont des aromates assez concentrés, qui en exerçant  
vivement leurs forces stimulantes ne peuvent qu'augmenter les contrac-  
tions du cœur et rappeler la fièvre. on ne saurait donc trop les bannir du  
régime de ceux chez qui cet excès de vélocité dans la circulation est si  
fort à craindre. le vin n'a pas cet inconvénient. il s'étend dans l'eau  
et s'y mêle, au lieu que ces aromates ne perdent que très difficilement  
leur acreté. Van-Swieten a fait bouillir successivement dans huit eaux  
différentes, du poivre, sans pouvoir venir à bout de le dépouiller de la  
sienne. [c] C'est une des raisons qui rendent l'usage des Ragouts si  
suspect chez ceux qui les digestions se font difficilement.

III. la suppuration considérablement diminuée  
dans les grandes blessures et autres solutions de continuité, la longueur

[a] Orib. Coll. med. lib. v. c. 1. [b] Traité des aut. septiques

[c] Comment. in Aph. Boerh. p. 11. ad §. 586.

absence de la fièvre et des accidents qui l'accompagnaient, l'éloignement absolu du danger sur autant de circonstances qui dans le dernier tems des maladies & des opérations chirurgicales les plus aiguës et de celles qui le sont moins, quoique de la même nature, exigent que la quantité d'aliments soit augmentée d'une manière toujours égale, proportionnelle et relative à celle qui a été jugée convenable dans les premiers tems de l'orgasme, soumis aux variétés des premiers régimes dont nous avons parlé. nous nous expliquons celui à qui l'on a accordé plus tard du bouillon à la viande, soit parce que les accidents étoient au plus haut point de violence, soit parce que les humeurs paroissent viciées et enclintes à la dégénérescence putride, conservée encoeur dans la convalescence plus ou moins de cette disposition, et conséquemment il est nécessaire d'être encoeur plus réservé auprès de lui relativement aux substances animales. il en est de même du régime opposé dans les cas qui le sont. en général, la trop grande répletion doit être soigneusement évitée et pour les uns et pour les autres. une cicatrice prête à se faire, ou qui est récente encoeur est facilement détruite par l'effet de l'intemperance. nous croyons que l'usage des aliments doux et simples, indiqués au paragraphe précédent et seulement augmentés pour la quantité est plus convenable que tout autre. la moindre acrimonie est à éviter dans tous les cas dont le moins facheux en suppose toujours un certain degré.

C'est encoeur ici principalement que les habitudes, l'air de climat, soit celles qui sont particulières à chaque individu méritent d'être considérées — car l'état des maladies chirurgicales qui sont notre objet actuel est celui qui se rapprochant le plus de la santé, paroît être le plus dépendant aussi des règles précises de l'hygiène. ce sont des hommes ou absolument convalescents ou médiocrement incommodés, mais qui ne sont point supposés être valetudinaires ni affectés d'aucun vice particulier, sans quoi nous les laisserions sous l'empire d'un régime moins libre. les questions, qui nous restent à résoudre dans cet article se réduisent donc à un petit nombre.

M. de Buffon ne considère la nutrition que comme un effet en quelque façon secondaire des aliments. ils sont principalement destinés, dit cet auteur élégant & ingénieux, à servir de lest au corps. la défaillance de faim en effet paroît être autre chose que le rapprochement des parois de ses canaux intestins vuides. [a] nous sommes éloignés d'admettre sans restriction cette cause générale des défaillances. certaines blessures graves exigent des diètes de 40, 50 jours, pendant lesquels les parois de l'estomac, loin de se coller, semblent au contraire s'éloigner par la distension que produisent et les boissons et l'air qui y jouit de toute son expansibilité. nous avons plus souvent affaire aux foiblesses de gonflement qu'à celles d'affaiblissement. mais nous croyons qu'en l'état de santé, ou au moins

Dans cet état où les aliments sont nécessaires, il n'est pas sans exemple qu'une trop grande réserve sur leurs quantités n'ait produit de semblables faiblesses.

Observ. un gentilhomme né avec une constitution assez délicate, arriva à l'âge de l'enfance. la crainte de surcharger un estomac qu'on croyait très faible avait dicté à ses parents & à son gouverneur un régime très strict et pour la quantité et pour la qualité des aliments... Des œufs frais, quelques crèmes, des farines... toujours accordés avec la plus grande réserve avaient été jus qu'à quinze ans la seule nourriture... mauvaise préparation sans doute au genre de vie auquel un militaire se trouve exposé ensuite. Dans la première année de service, il commença insensiblement à s'affranchir de l'austérité des règles aux quelles son gouverneur qui l'avait suivi s'obstinait à l'astreindre. Celui-ci craignant d'intéresser une conscience timorée par une condescendance tacite, ou par trop peu de fermeté, aimait mieux se retirer que d'être témoin d'un régime plus sage réellement, mais on ne peut pas plus téméraire à ses yeux. le jeune homme reprit des forces, et trois ans après, les signes de délicatesse qu'il avait pu avoir eue donnés, avaient fait place à un tempérament devenu très robuste. l'énergie même de ce tempérament le conduisit à une passion... cette passion l'engagea dans une affaire sérieuse et inquiète où le bras et l'avant-bras percés d'entre en outre furent atteints de quatre playes, qui s'étant compliquées amenèrent plusieurs accidents... qui se terminèrent enfin par des cicatrices honorables. quelques douleurs assez légères s'y firent sentir dans un temps nébuleux et le convalescent âgé alors de vingt deux ans fut condamné à prendre les eaux, qui l'épuisèrent de sueurs. De retour chez lui, l'amaigrissement qui survint et au bras surtout qui avait été le siège du mal et dans les extrémités inférieures fut taxée de suite d'amaigrissement, faute d'avoir pu faire de bonnes digestions. en conséquence de cette théorie, on remit le patient à son régime d'enfance. on lui pesa les solides, on lui mesura les boissons. il parait aller de mal en pis. un oncle qui fait le physicien et qui s'est établi médecin de son neveu, diminua les aliments en proportion du mal aisé. plus il est faible, moins il pourra digérer. il faut donc lui donner peu et très peu. Enfin après un an, on assemble plusieurs médecins et chirurgiens pour décider si la plétisie produirait la paralysie; ou celle-ci, celle-là. chacun proposait des remèdes tant internes qu'externes. un homme qui n'avait pas encore donné son avis, proposa de suspendre tous les autres et de nourrir le jeune homme, d'abord avec des analeptiques pris en plus grande quantité, puis de la première huitaine avec des aliments de plus de consistance. Ce conseil prévalut. le succès encouragea à continuer. en quatre mois l'homme n'était pas reconnaissable. il avait depuis longtemps une constipation opiniâtre, elle cessa. le —



la transpiration supprimée depuis longtemps reparut -- mais la chose la plus évidente fut de le voir en quelque manière lesté. Car dès les premiers jours, la pesanteur et l'embarras de la tête, qui ne provenaient que de vacuité, se dissipèrent.

L'habitude fait beaucoup: elle doit être respectée.

Galen raconte qu'Arius le peripathéticien qui était fort délicat et qui avait toujours éprouvé un sentiment de froid à l'orifice supérieur de l'estomac s'était toujours gardé de l'eau froide avec le plus grand scrupule et la plus grande réserve. Dans un accès de fièvre son médecin lui en présent, et le philosophe paye de sa mort l'imprudence de celui qui s'imaginait lui rendre la vie [a] les contraires, si leur nécessité est bien établie, ne doivent donc se succéder qu'avec les plus grandes précautions [b] celui qui ne mange qu'une fois par jour sera incommode s'il divise ses repas; celui qui a coutume de les diviser ne les réunira pas sans inconvénient [c] Non seulement donc c'est un mal de nourrir trop promptement ceux qu'on a astreints à une diète sévère pendant longtemps; comme il ne serait pas sans risque d'en imposer une trop rigoureuse à ceux qui vivaient dans les délices d'une bonne table. Le changement dans le genre d'aliments, sur il même en mieux n'est pas non plus sans péril. quand le citoyen de Genève a dit que c'était un boucher et un marchand de vin qu'il fallait envoyer, plutôt que le médecin ou le chirurgien au paysan malade ou blessé [d] nous croyons que cette phrase ne couvrent qu'un bon mot, donne de solides raisons. Car il est de fait que dans les maladies soit internes soit externes, qui surviennent dans les campagnes, l'abus conforme à l'affertion du philosophe à paradoxe réduit en pratique, tue la moitié des paysans. C'est par ce qu'ils courent à la boucherie dès qu'ils sont malades ou blessés, tandis qu'ils ne courent pas en santé l'usage de la viande, c'est pour cela, dis-je, que la plupart périssent. Le declamateur reproche à la médecine de ne rendre que des cadavres à la société. -- mais le vin, qui dans d'autres tems peut être corriger les mauvais effets des substances animales, dans un moment d'inflammation ne peut que les doubler et assurément ce n'est pas la société que sa méthode peuplera de cadavres.

Le Régime en question ici n'a rien d'attractif: il est destiné à rétablir les forces par une bonne nourriture qui s'éloigne également de tous les extrêmes. c'est moins par la qualité des choses que par le bon état de l'organe, que nous en évitons les bien, parce que nous savons que c'est lui qui fait la première et la plus essentielle des opérations propres à assimiler ce que nous prenons à notre sang & à nos humeurs. Nous ne croyons donc ni avec les Arabes à la

[a] Galen. lib. de consuetud.

[b] Contra artem sennam adhibere oportet, atque interquiescere. Hipp. Epid. lib. 1.

[c] periclitatur et qui semel et qui bis in die cibum incontinentur et contra consuetudinem assumit. lib. 1. pref.

[d] Emile ou de l'éducation. Tom. 1.

pretendues efficacités. Pourrions-nous imaginer que les parties, des animaux  
croient données dans les maux des organes analogues. Ces Rêveries se perdent  
du fondement des hommes, avec les trop fameux préceptes contenus dans  
les ridicules vers de l'Ecole de Salerne, regardés longtemps comme  
des oracles... livre cependant le plus vuide de bonne doctrine et  
d'un des plus mal écrits, peut-être qui soit sorti de la plume des médecins.

Le choix des aliments que nous avons à conseiller  
se réduit donc à la proscription de la cochenaille, de l'anguille, de  
toutes les chairs trop compactes, et pour l'effet connu est de mettre obstacle  
à la liberté de la transpiration, tels encore que les figues, les champi-  
gnons... [a] Le fromage est une substance que le grand Boerhaave  
a reconnu n'être dissoluble par aucun menstrue, pas même par l'eau  
regale. La colle qu'on en retire est de la plus grande dureté, et  
absolument indissoluble à l'eau. [b] nous le bannissons encore. Les huileux  
ont ici outre le désavantage de se résorber facilement, celui de porter  
aux lieux affectés une matière propre à l'opposer soit à la résolution,  
soit à la cicatrice, enfin celui d'amener une laxité dans les fibres,  
toujours fâcheuse en quelque circonstance que ce soit, mais surtout  
chez les gens faibles, dans les fièvres de cause interne &c &c.

Mais parmi les autres aliments que nous  
abandonnons au choix du chirurgien et de son convalescent,  
imiterons nous André Delacroix qui conseille d'en éviter la variété  
[c] ou Ambroise Paré, qui ne craint pas de solliciter la gour-  
mandise par l'énumération agréable des meilleurs gibiers & des  
poissons les plus délicats, sans ajouter d'autre règle de restriction que  
celle de la puissance de la bourse du patient [d] il résulte d'une trop  
grande diversité un chyle trop étherogène et pour les principes leur mal  
venir. D'ailleurs cette variété est un appas à la gourmandise, et nous  
croyons qu'il faut éviter de la trop favoriser. Nous ne nous dissimulons  
pas, d'un autre côté, les inconvénients d'un genre de nourriture trop long-temps  
exactement le même. un peu de diversité... mais sans sortir des  
bornes d'un juste et louable milieu.

## Chapitre troisième

### Du Régime fortifiant et Tonique.

Après avoir traité du Régime d'abstinence qui convient aux  
inflammations soit naturelles, soit artificielles que la chirurgie —  
considère comme maladies, ou qu'elle emploie comme moyen de guérison  
après avoir indiqué de quelle manière il est à propos de se relâcher

[a] Sancto. Stat. med. Sect. III. 21, 24.

[b] Mem. de l'Acad. de Stockholm. 429.

[c] chir. univ. lib. III. Tract. I. Cap. 7.

[d] Œuvres d'A. Paré Liv. X. ch. XIV

De cette première sévérité et de ramener insensiblement à la nourriture commune à ceux qui se portent bien, il nous reste encore pour terminer la question proposée à déterminer quel est le genre d'aliments convenables aux maladies chroniques chirurgicales. C'est vraiment dans celles-ci qu'il est essentiel de trouver dans la nourriture du malade le moyen de contribuer à sa guérison ou au moins de diminuer les maux aux quels il est exposé. nous les diviserons en trois classes dont la première comprendra les maladies chroniques chirurgicales d'épuisement, l'autre celles d'épaississement lymphatique, la dernière celles de relâchement.

I. Tous les accidents ou les opérations qui ont laissé à l'intérieur une issue libre et contra nature à des matières quelconques, y ont établi une disposition particulière en vertu de laquelle les humeurs s'y portent comme au lieu qui leur présente le moins de résistance. De là affaiblissement et appauvrissement relatif à l'abondance de ces écoulements. C'est ainsi que les fistules, les ulcères, les cautères, les fétus, surtout si ces issues sont placées à la proximité ou ont pour siège quelque viscère essentiel comme le foie ou le poulmon -- après l'empyème, qu'on n'aura pas dû ou pu cicatrifier, produisent ces symptômes d'épuisement, de fièvre de cachexie, qui exigent l'usage des analeptiques analogues, tels que les chrys, frais, le lait que nous avons soin dans ces cas de couper avec le quinquina -- les crèmes de ris, d'orge; les farines simples et composées telles que les Gruaux de bled, d'orge, la semoule, le vermicelle, le Salep, le Sagon, cuits avec le lait ou avec le bouillon gras léger et animé d'un peu de cannelle croustille. C'est un des moyens de restaurer, en substituant un chyle de meilleur acabit et qui corrige les qualités de celui qu'on ne peut supposer que vicié. Le vin pris modérément n'est point contre-indiqué dans ces circonstances. elles attaquent ordinairement les vieillards, les anciens scorbutiques, ceux qui portent depuis long temps de, ulcères d'un mauvais genre -- ceux qui ont vécu dans l'abus des aliments trop aérés, trop épicés, ou les pauvres qui ont souffert du vice opposé.

Les faiblesses nerveuses suites de, lents et violents rhumatismes n'exigent pas un autre régime, non plus que l'ankylose de l'os, l'ossification des capsules ligamenteuses des articulations -- la trop grande rigidité des fibres. [Observation] un officier, épuisé de masturbation à 17 ans, ayant renoncé dès lors à cette infâme habitude pour se livrer entièrement aux excès les plus décidés auprès des femmes. l'épuisement fut en raison de l'imprudences, et les signes de la vérole la plus caractérisée vinrent ajouter, à vingt ans, de nouvelles amertumes à sa situation. on lui administra des frictions peu ménagées et qu'on avoit cru à raison de sa faiblesse extrême ne devoir faire précéder d'aucuns bains. à la huitième, il survint un peu d'embarras dans le mouvement des genoux. on craignit l'ankylose -- et ce fut une raison pour rapprocher les frictions. à la douzième le jeu de l'une et de l'autre de ces articulations

devenir impossible, un petit craquement s'y fait appercevoir et pas le moindre gonflement à l'extérieur. la salivation était abondante et indépendamment des sueurs provoquées par art. nous conseillâmes à celui qui dirigeait ce traitement de mettre son malade à l'usage des crèmes de ris, des gruaux d'orge -- de saler -- de supprimer les boissons sudorifiques -- d'éloigner et d'adoucir les frictions. en deux mois de temps, le craquement se dissipa, la mobilité revint, et le malade qui changea de conduite se rétablit parfaitement quelques temps après.

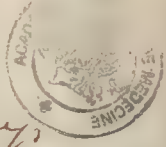
Les vieillards surtout ont besoin d'être soignés restaurés, et lorsqu' Hippocrate a dit qu'à cet âge on supporte facilement l'abstinence, il est à présumer qu'il ne l'a entendu que des vieillards robustes et sains. mais les dépenses qu'ils peuvent faire affaiblissent singulièrement un individu qui pèche déjà par faiblesse. la chaleur manque: il faut maintenir le peu qui en reste par des moyens très doux, et très modérés tels que ceux que nous indiquons. il serait dangereux d'éteindre cette lampe en y versant tout à coup une trop grande quantité d'huile [a]

Les enfants sont presque dans le même cas, mais par une raison contraire [b] l'accélération de la circulation suffit pour allonger les vaisseaux et les solides qui chez eux et chez les jeunes gens se prêtent facilement à cette elongation. C'est pour cela qu'on les voit grandir d'une manière si sensible après quelques accès de fièvre. il est donc nécessaire d'ajouter une somme d'humeurs un peu plus considérables pour maintenir l'équilibre de la circulation et fournir en même temps à ces fibres une addition de substance propre à leur faire supporter sans inconvénient cette elongation. Les femmes et les gens faibles, dont la poitrine est délicate naturellement ou par l'effet des maladies, doivent être traités avec la même faveur et les mêmes précautions. quelques roties au sucre, les jaunes d'œufs frais délayés dans le lait, le blanc manger -- le chocolat à la vanille, que nous croyons mériter à plus juste titre le nom de chocolat de santé, que celui qui fait de ces agents propre à dissiper l'huile épaisse du Cacao, ne fait tous les jours qu'ajouter un poids intolérable aux estomacs des valetudinaires.

Toutes ces substances qui fournissent beaucoup de molécules nutritives sont nécessaires à ceux chez qui la force des organes de la digestion n'est point en proportion de l'extrême besoin qu'ils ont d'être réparés restaurés et qui ne peuvent l'être que par des substances déjà pour ainsi dire digérées... Ces circonstances font que les maladies même fournies d'ailleurs à un régime contraire deviennent cependant du ressort de celui-ci.

[a] Senibus paucus calor: propterea paucis fomitibus egent. multis enim extinguuntur. Hipp. aphor. 14 §. 1.

[b] que crescunt plurimum habent calidi in nati, plurimo igitur egent alimento, sin minus consumitur corpus. ibid.



cependant du ressort de celui-ci

II. Si la lymphe et les humeurs prennent par un trop grand degré d'épaississement, les différentes congestions font dans les glandes, font dans les autres parties du corps, y produisent bientôt des obstructions de tumeurs, des squirres, des loupes, des ganglions, le stécotome, l'athérome, le méliérius froids, le rakkitis, le scrophuleux, les engorgements des maxillaires, les ankyloses d'épaississement de synovie, les exostoses, la goutte froide, la paralysie de faiblesse, les fluxions des cachectiques &c.

Ce sont toutes les parties, mais principalement les extérieures telles que la peau, le tissu cellulaire - les extrémités, telles que les mains, les pieds, celles qui sont froides de leur nature comme l'oreille, qui sont le siège des vices dont nous parlons.

Les opérations qui leur conviennent sont rarement du ressort du régime, qui doit leur être adapté. on n'ouvre guères ces sortes de tumeurs quelconques, que lorsqu'elles ont été enflammées. Si on les attaque avec le fer, elles cessent dès lors d'être indolentes et de devoir être considérées comme telles. elles passent sous le domaine du Régime anti-phlogistique.

Les pays froids et marécageux, les hyvers longs, l'enfance et la vieillesse, le vice scrophuleux ou tout autre cachexie, l'abus des aliments grossiers... toutes causes froides et dont l'action s'évalue, sont les accessoires ordinaires et même souvent les causes de cette classe de maux.

Cherchons à Corriger la cause. on y parvient au moyen d'une nourriture plus abondante en principes chauds, aérés, volatils, propres à franchir en quelque sorte les barrières que la tenacité de ces humeurs oppose à l'action des remèdes. Tels sont les oiseaux, qui ne se nourrissent que d'insectes et dont la fumée annonce combien ils sont exaltés et disposés à la putréfaction. telle est la chair des différents gibiers & poissons, de ceux surtout qui se nourrissent d'autres et dont la chair est plus aérée, plus animalisée plus alcaline... il faut ici des viandes fuites - de vieilles volailles pour fortifier les consommés... les bouillons de vipère, d'escorilles, d'anguilles... et pour les pauvres, l'usage des végétaux et surtout de ces bulbes qui abondent en principes volatils alcalins, comme les oignons, les ails, le cresson et tous les anti-scorbutiques chauds, les truffes noires... les noix, les noisettes et surtout l'usage du vin.

III. il est encore une classe d'aliments particulière, dont l'effet analogue aux précédents qui en constituent une partie seront cependant plus marqués par le degré de ton qu'ils pourront rendre à des solides relâchés outre mesure, et qui permettent à raison de cette disposition, ou un edème général, ou des épanchements particuliers. cette nourriture aura principalement pour but ces vices extérieurs qu'on peut raisonnablement rapporter à la faiblesse et au défaut de ton des solides.

Tels sont l'edème général ou leucophlegmasie, le relâchement des artères, les luxations de causes internes, la paralysie musculaire accompagnée de relâchement des ligaments, la diastase de cause interne l'hydrocéphale, l'ophthalmie humide, la goutte seréne provenant de la paralysie du nerf optique, l'hydrophthalmie. nous placerons ici toutes les hernies de causes internes et les tumeurs qui suivent leurs réductions. celle d'estomac, par exemple, veut un régime léger, mais capable de donner du ton à l'estomac. L'auteur de la chirurgie pratique conseille de mettre le malade à l'usage du vin, s'il n'y est pas, de lui donner des tumeurs entières de celui de Rota, de malaga... des dufts, des crèmes de ris qu'on suspendre avec un peu de cannelle pulv. & de noix muscade... Nous insisterons sur les aliments froids chez les herniaires trop gras. pour d'huile qui relâche la peau et les muscles. toute hernie vient de l'excès de force du contenu sur la contenant. il faut donc que ceux qui ont des hernies, mangent peu. il faut qu'ils évitent les aliments flatueux et tous ceux dans il se dégage beaucoup d'air, surtout les jours de grands vents et quand il fait froid. ils sont presque toujours incommodes, alors du reflux de la transpiration sur les intestins.

Tout ceci est plus grave en raison de la grandeur et de l'étendue des parties affectées, comme si la plupart des grands ligaments, des grandes articulations l'étaient. la vieillesse et l'enfance, les femmes, les tempéraments phlegmatiques et pituiteux, sont comme dans les maladies de la classe précédente les accessoires, qui favorisent le plus celles-ci, de même que l'habitation des pays marécageux et humides, le voisinage de la mer, des grands lacs, des rivières, même des marres ou eaux stagnantes. les automnes plusieus, les constitutions humides de l'atmosphère, la lenteur, l'inactivité du caractère, le chagrin, le défaut de mouvement, le défaut de liberté, la pauvreté sont autant de circonstances, qui ajoutent à ces maladies, le plus de désavantage, et dans le concours nécessite aussi le régime tonique que nous croyons devoir y adapter.

Dans tous les cas, on la matière est trop peu consistante et pénètre ainsi les solides, ou elle l'est trop et ne peut être résorbée; ou les solides manquent de ton et laissent les liquides s'extravaser. Le Régime tonique convient à tout. il donne aux solides la force de brayer ces humeurs épaisses. les solides agissent sur elles avec plus d'énergie et les divisent... Si elles sont diffuses, il en favorise ou l'expulsion, ou la résorption; et dans tous les cas, plus la partie acquiert de ton, plus la disposition à l'épanchement s'éloigne.

Outre celles que nous avons indiquées dans le paragraphe précédent, nous croyons que les maladies et les opérations qui leur conviennent les quelles se réduisent presque toutes à la paracenthèse, à la ponction du scrotum, à celle des ganglions, aux scarifications et mouchetures à l'application de quelques spiritueux externes, exigent qu'on soit un peu plus réservé sur l'article des onguents. L'empyème suppose dissolution ou défaut de ton dans les membranes et le tissu pulmonaire, de sorte que



l'évacuation des eaux par ce moyen ne guérit pas plus l'hydropisie de poitrine, que la paracentese ne guérit l'ascite. mais c'est toujours un grand moyen & trop négligé pour être. l'opération en pareil cas — donne lieu à l'art d'employer les ressources avec plus de données de succès. — locum medicine facit Comme dit Celse. or de tous les moyens qui restent les meilleurs sont tirés des règles de l'hygiène. l'abstinence totale de boisson a été utile, mais c'est un remède dont on a abusé, et sur lequel nous comptons moins que sur le Regime sec. il faut moderer la quantité des boissons à moins qu'on ne s'aperçoive que la somme des urines et des sueurs n'y soit équivalente. il est nécessaire, comme Celse le prescrit en général pour l'automne, de boire moins, mais de boire de meilleur vin [a] le pain grillé, les rotis au sucre, les biscuits, les poissons, les oiseaux rotis, sont les aliments propres à absorber les liqueurs qui surabondent et à communiquer aux fibres la force de les résorber et de les expulser. les Vegetaux qui ont la vertu diuétique, tels que les artichaux, les asperges, le leleri font ici merveilles; c'est encore le cas des liqueurs & du Café.

Nous ne ferons jamais mieux notre existence que lorsque il y a plus de mouvement dans la machine, que la circulation est plus vive, les nerfs plus agités. c'est le moment où notre physique monte au ton de la jouissance la plus exquise, nous faisons éprouver la sensation la plus délicieuse. or rien n'est plus propre à produire cette sorte d'ivresse momentanée que l'usage du Café surtout. mais le danger d'en abuser consiste en ce que des tensions trop vives et trop rapprochées usent nos fibres et qu'à la fin elles tombent dans une atonie, dans un relâchement conséquent au degré de tension qui a précédé: ou bien elles se rigidifient et deviennent insensibles à ces impressions — ou enfin si la contraction subiste, ce qui était plaisir devient douleur. l'habitude de l'ébranlement a produit convulsion.

Rien de tout cela n'est à redouter dans des circonstances où l'on souhaite tout ce qui servir à craindre dans les cas opposés, ou un certain degré de fièvre est un des remèdes le plus à désirer [b] un humage et provoquant, dit Celse, fait quelquefois rappeler la fièvre, ou l'augmenter et ne crains pas de paraître doubler les maux qu'il est assuré de guérir par là [c] cette manière de parler prouve que ce qui paraît d'abord dans le dernier siècle être un paradoxe, lorsque Sydenham osa le prononcer était une vérité reconnue des anciens qui avoient observé

[a] autumnis minus, sed meracius bibere. de Med. lib. 1. pref.

[b] febris, sapè medicamenti virtutem exerceat Boerhaav. aph. 589.

[c] Est circumscripti hominis et nasare intodum et augere morbum et febres accendere Cels. lib. III. cap. IX.

et que le raisonnement a dicté à Boerhaave ce que la nature  
elle-même avait appris aux anciens médecins et l'observation à  
Sydenham.

il en est de même des affaiblissements et des différents  
genres d'épices. aucuns ne doivent être bannis. nous devons cependant  
remarquer ici que dès que les signes de relâchement extrême sont  
dissipés, il serait à craindre qu'en insistant trop sur les secours  
poussés à l'excès, ils ne produisissent une acrimonie secondaire propre  
à ramener des accidens analogues & de plus fâcheux encore. il en  
est ici comme du régime anti-phlogistique. il est question de s'en  
écarter insensiblement, à mesure que les symptômes qui ont paru  
l'exiger commencent à disparaître. *tantum recedendum, quantum  
morbus remissior extremis fuerit.*

CHIRURGIE  
N



*[Faint, illegible handwriting, likely bleed-through from the reverse side of the page.]*

